

# Le libertaire

Pour l'Administration du "Libertaire" et de la "Revue Anarchiste" s'adresser à **FÉRENDEL**

HEBDOMADAIRE ANARCHISTE

9, RUE LOUIS-BLANC. — PARIS (10<sup>e</sup>)

Chèque postal : Férendel 586-65 Paris

## ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE : Un an . . . 10 fr. Six mois . . . 5 fr.  
POUR L'ÉTRANGER : Un an . . . 15 fr. Six mois . . . 8 fr.

Les anarchistes veulent insafer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

## Philosophie de catastrophe

Quelques secousses sur un coin de l'écorce terrestre. Et voici, par centaines de mille, des êtres humains ensevelis sous l'effondrement de leurs constructions ingénieuses, parmi les flammes et l'eau, dans une panique effroyable. En quelques heures les éléments naturels ont frappé le peuple japonais aussi cruellement que le furent les peuples européens en plusieurs mois de guerre. Jamais cataclysme ou épidémie ne frappa plus cruellement en aussi peu de temps l'espèce des hommes. Et devant l'abîme d'horreur que nous évoquent les premières dépêches on ressent un vertige d'infini qui nous fait sembler mesquins et ridicules nos pauvres tourments de chaque jour.

Quelques de personnalités, haines de races et de classes, compétitions politiques et sociologiques... Tout cela ne pèse-t-il pas comme un fétus de paille dans la balance du destin géologique ? En quelques minutes de frisson épidémique la vieille Terre vient peut-être de résoudre ce fameux problème du Péril Jaune à propos duquel tant de générations de docteurs épuisèrent les ressources les plus complexes de leur génie, ou peut-être vient-elle de nous indiquer tragiquement les voies de notre sagesse.

Pour se délier et se battre : pour s'exploiter et se concurrencer : pour s'entretenir, enfin, les hommes ont jusqu'à ce jour déployé toutes les ressources de leur force, de leur habileté, de leur imagination et de leur expérience. Rien ne fut inventé qui n'eût pour fin la défense de l'homme contre l'homme, la domination de l'homme par l'homme, la chasse à l'homme, l'assassinat de l'homme par l'homme. Et le Japon, dans cette science industrielle de la vie moderne, était parvenu au premier rang des peuples « civilisés ». Cette nation était arrivée à mécaniser le plus parfaitement du monde ses sujets pour des fins de rapine et de meurtre. Le Japon était le peuple le plus respecté de la terre : on craignait son organisation militaire que l'on savait prête à affronter les plus formidables coalitions. Après s'être préservé du côté de la Russie et des puissances européennes en s'assurant la possession de la Mandchourie et la neutralisation de la Chine, l'Empire nippon tendait toutes ses forces de défense, jusqu'à l'offensive, du côté des Etats-Unis d'Amérique... Présumé de toutes parts, de l'Est à l'Ouest, du Nord au Sud, le Japon se croyait sûr de sa puissance autoritaire.

Une seule inquiétude lui restait : l'aveil de son prolétariat aux idées d'émancipation, les soubresauts de révolte de ses salariés. Il y a peu de temps, il avait anéanti cette dernière crainte en jetant dans ses prisons les militants du syndicalisme révolutionnaire et de l'anarchisme. Son impérialisme triomphait : plus rien sur terre ne pouvait l'ébranler.

Mais la Terre se mit à trembler sous ses pieds.

Ainsi se sont effondrés — comme châteaux de cartes — les fortresses redoutables de l'Or et de l'Etat au Japon. La Nature, en un mouvement imperceptible de son infinie multiforme, a ruiné l'artificielle puissance des hommes qui se croyaient les maîtres de l'Univers. Une dure leçon vient d'être donnée à la vanité des « conquérants ».

Is se croyaient les maîtres parce qu'ils semblaient et organisaient le terrain autour d'eux parmi leurs semblables. Ils se figuraient pouvoir posséder en paix, grâce à l'effort de guerre qu'ils avaient édifié, les biens dont ils avaient dépensé toutes les ressources de leur tradition et usé toutes les veines de leur invention pour s'armer contre les hommes. Ils préparaient leur héroïsme aux plus dures épreuves de la lutte des races.

Et voici que la terre même, leur patrie, pour laquelle ils se sacrifiaient, leur était inhospitalière et traitresse. D'un seul frisson elle engloutissait ses enfants, la marâtre, parmi l'écroulement de leurs travaux fraticides.

Ah ! que n'avaient-ils orienté, les Nippons industriels, toutes leurs recherches et leurs efforts et leur courage, stupidement dépensés en pure perte pour la défense de ce sol contre les habitants d'autres contrées, vers la sécurité de leur vie par rapport aux accidents possibles de ce sol ! Combien ils eussent pu trouver dans cette unique lutte contre les éléments naturels l'exercice de leurs facultés intellectuelles et la dépense généreuse de leur tempérament héroïque ! Hélas ! la folie nationaliste, l'impérialisme autoritaire les avaient absorbés jusqu'à l'aveuglement : ils ne songaient même plus qu'ils construisaient sur un cratère.

avidés de porter rapidement la mort à tous ceux qui n'étaient pas nés sur leur île, ils ne voyaient pas la mort, à leurs pieds, prête à les ensevelir eux-mêmes dans l'île même qu'ils adoraient.

A Yokohama et à Tokio, le Japon a ouvert des charniers d'enfer à ses enfants. L'Idole Patrie a englouti dans son sein ceux qui se préparaient si bien à assassiner et à mourir pour sa gloire plutôt que de se préserver contre ses propres coups. Imaginez un instant que l'aviation, au lieu de servir aux meurtres militaires, ait été utilisée, perfectionnée et vulgarisée en vue d'un sauvetage en cas de tremblement de terre. Sans doute n'aurait-on pas vu aux environs des gares les malheureux Japonais s'entasser, s'amonceler, se piétiner et s'étouffer stupidement, sauvagement, féroce, mais des milliers d'aéroplanes et d'aérobuses auraient permis à des millions d'êtres humains de fuir heureusement la terre du cataclysme.

Le drame est si formidable qu'il semble, au premier abord, avoir atteint indistinctement riches et pauvres, puissants et prolétaires. Mais ne nous y trompons pas. En observant d'un peu près les nouvelles qui nous parviennent, il apparaît bien que, même au sein de la catastrophe effroyable, il y eut encore des privilégiés. Et si la science et la technique humaines apprennent parfois à s'appliquer à la vie, ce fut exclusivement — hélas ! — à celle des sœurs de mort : gouvernants et capitalistes.

Ne nous apprend-on pas, en effet, que les morts furent beaucoup plus nombreux dans les quartiers populaires où les rues par leur étroitesse ne permettaient pas aux habitants accourus en foule de se sauver assez vite pour éviter l'effondrement des maisons mal construites ? Ne nous dit-on pas que huit mille ouvriers furent brûlés vifs dans une usine où leur patron les avait enfermés, avant que le tremblement de terre se produisît, de crainte qu'ils se joignent aux grévistes en révolte de leur corporation ? Une dépêche d'Osaka ne nous annonce-t-elle pas que cinq cents femmes tisseuses furent brûlées vives dans l'immeuble des filatures du Fuji ?

Au contraire, nous savons que l'Empereur, l'Impératrice et le prince régent, tous sains et saufs dans un somptueux palais loin de tout danger. M. Paul Claudel, ambassadeur de France au Japon, a réussi à s'embarquer sur un vapeur. De nombreuses personnalités nipponnes ont pu se mettre à l'abri. Et les compagnies d'assurances de Londres vont indemniser la plupart des grosses maisons de commerce et d'industrie.

Pendant ce temps, des milliers d'ouvriers réfugiés venant de Tokio errent dans le pays, sans nourriture et, souvent, à peine vêtus. Beaucoup d'entre eux, ne pouvant continuer leur voyage sans but, se couchent le long du chemin et y meurent, faute de secours.

Ainsi, jusque dans ce cataclysme naturel, l'injustice sociale retrouve ses droits infâmes. Puissent de telles observations donner à penser à ceux qui sont enclins, trop souvent, à faire, dans de telles circonstances, sentimentalement, comme pendant la guerre, l'Union sacrée !

La catastrophe du Japon manifeste, enfin, de façon éclatante — hélas ! — l'incurie stupide de l'Etat pour préserver le sort des êtres dont il prétend cependant prendre toute la charge. Un gouvernement qui s'arroge le droit de vie et de mort sur ses sujets a le devoir de prévenir ceux-ci des dangers qu'ils courent et de mettre en œuvre tous ses instituts scientifiques afin d'éviter, coûte que coûte, les effets épouvantables d'une telle catastrophe.

Par des observations telluriques assez précises, des prodromes furent reconnus qui pouvaient faire prévoir, quelques heures avant le tremblement de terre, toute l'étendue du cataclysme. A ce moment ne pouvait-on faire émigrer vers des contrées moins dangereuses les habitants de la région de Tokio et de Yokohama ? Sans doute attendit-on l'ordre d'un gouvernement qui préoccupait beaucoup plus les incidents de Corfou, la Conférence diplomatique de Lausanne et la pulsation du yen sur les marchés d'Europe et d'Amérique.

A travers flammes et ruines, sur les décombres de leur patrie, les prolétaires survivants errent, nous dit-on, en bandes affamées, volant, pillant et assassinant pour se procurer la nourriture indispensable.

Ainsi font également, nous dit Albert Londres, dans le *Petit Parisien*, sur les décombres de leur existence, les « libérés » du bague que l'on contraind de vivre dans une autre île — là-bas — où la terre ne tremble pas, à Saint-Laurent-du-Maroni :

« Alors, ils volent.  
« Et si j'étais à leur place...  
« Il faut voler ou se suicider... »

« Mes frères de misère quotidienne, nous qui ne subissons aujourd'hui, ni les bouleversements de la terre ni les turpitudes du bague, puisons dans ces visions d'effroi notre volonté de tout entreprendre pour que disparaissent de

ce monde toutes les causes sociales de misère humaine.

Extrayons de nos cerveaux et de notre corps toutes les habitudes de pensée et d'action, toutes les traditions néfastes qui provoquent la déchéance et l'asservissement de l'individu. Détruisons autour de nous dans la Société jusqu'au dernier vestige des institutions autoritaires.

Et organisons-nous, enfin, pour la bonne lutte, la seule guerre possible : celle que nous devons entreprendre contre les éléments de la nature afin de rendre notre Terre plus hospitalière pour des êtres de liberté.

André COLOMER.

## Pourquoi ils sont incarcérés

Trois semaines à peine nous séparent donc du jour — c'est le 24 septembre, ne l'oublions pas — où nos huit camarades impliqués à tort dans le meurtre du président Dato, vont comparaître devant les juges de Barcelone.

Les premiers, comme toujours, en pareille circonstance, nous avons poussé le cri d'alarme. Mais il est bon, pour la multitude qui n'a pas nos idées et qui ne nous connaît point et surtout pour créer, en France, une atmosphère de sympathie autour de nos huit camarades, de redire ici pour quel motif ils sont poursuivis et incarcérés. Il faut qu'en France, on sache enfin pour quelle raison on garde en prison depuis plus de deux ans des hommes qui sont complètement innocents de l'acte qu'on leur impute.

Ces huit militants sont des ennemis irréductibles de l'ordre social actuel. Ardents propagateurs de l'idéal à la réalisation duquel nous aspirons tous, ils sont sans cesse persécutés par les suppôts de la bourgeoisie espagnole.

Jane Morand, dans la lettre que nous avons publiée vendredi dernier, n'écrivait-elle pas que Mauro Bajierra est continuellement en prison et qu'il lui arriva plusieurs fois, au moment d'être remis en liberté, sa peine accomplie, d'être inculpé dans une nouvelle affaire, sans qu'il en ait été averti au préalable.

Ceci démontre bien la haine qu'ont vouée les dirigeants espagnols aux militants particulièrement actifs de ce pays. Mauro et ses « complices » sont poursuivis et maintenus en cellule, non pour le meurtre de Dato — la police sait parfaitement qu'ils ne sont pour rien dans la mort de l'ex-président du conseil — mais simplement pour la vigoureuse action qu'ils menèrent contre le régime capitaliste d'Espagne.

Et la main de fer des gouvernements est d'autant plus lourde que l'influence que ces militants exercent sur le prolétariat est plus grande. Dans tous les pays du monde, les agitateurs révolutionnaires — et plus particulièrement les anarchistes — sont traqués, appréhendés et retenus dans les geôles monarchiques, républicaines et... autres pendant de longs mois et quelquefois — cela s'est vu — durant des années.

Il ne faut pas s'étonner outre mesure des persécutions dont sont victimes les semeurs d'idées nouvelles.

La bourgeoisie internationale voit ses privilèges en péril et son règne menacé. Sans doute, elle a la certitude que la révolution n'est pas imminente.

Mais elle n'est pas aveugle au point de ne pas voir qu'il y a tout de même quelque chose de changé — depuis vingt ans : les travailleurs ont fait de bien-être et beaucoup d'entre eux s'aperçoivent mieux, tout tard que jamais — qu'ils sont odieusement exploités.

Au spectacle de ces clairvoyants cherchant à rompre leurs chaînes, la bourgeoisie oppose une défensive terrible. Grâce à la guerre, elle a regagné — il faut bien l'avouer — un peu du terrain qu'elle avait perdu.

Elle ne veut pas abdiquer et tient à rester debout aussi longtemps qu'elle en aura la force.

Pour mieux dompter, non seulement l'esprit de révolte, mais encore toute idée d'émancipation, elle brime les prolétaires dans tous les domaines de la vie courante, car elle sait mieux que personne que plus l'incarcère, plus elle s'élève.

Lucien LEAUTE.

## COMITÉ GENERAL POUR L'AMNISTIE

C. G. T. U. — Comité de Défense Sociale — Parti Communiste — A. R. A. C. — Union Anarchiste — F. O. P. — U. C. des Locataires — U. S. C. — Comité Goldsky

Le samedi 8 septembre, à 20 h. 30, 33, rue Grange-aux-Belles et avenue Mathurin-Moreau

## Grands Meetings pour l'Amnistie totale

sous la présidence de Marty

ORATEURS :  
Lucien LE FOYER  
Ancien député de Paris  
Georges PIGOU  
Homme de lettres, délégué de l'U.S.O.  
André COLOMER  
de l'Union Anarchiste  
TIRAND  
de l'A. R. A. C.  
PEUPLE DE PARIS, tu frémiras de colère en songeant aux martyrs des enfants du peuple qui meurent dans les bagnes pour des inutilités. Tu viendras en masse montrer aux hyènes gouvernementales ta puissance.

## APPEL DE L'UNION ANARCHISTE

Tous aux meetings de samedi pour l'Amnistie, rue Grange-aux-Belles. Pour ce soir-là, trêve aux tendances. Vous viendrez et VOUS ECOUTEREZ TOUS LES ORATEURS inscrits, même ceux des partis politiques, car ils s'efforceront, nous en sommes sûrs, de laisser de côté tout ce qui cause la division du Proletariat, c'est-à-dire leurs questions de boutiques, pour ne songer qu'à la cause de ceux des bagnes et des prisons qu'il faut sortir.  
Vive l'Amnistie !

## Le « Libertaire » quotidien vivra

On nous dit : « Vous trouverez les cent cinquante mille francs que vous demandez. Mais cette somme est noirement, ridiculement insuffisante. Elle nous permettra de tenir plus ou moins longtemps ; mais il est indubitable que, dans un laps de temps indéterminé, elle sera dévorée et vous serez contraints de cesser la publication du *Libertaire* quotidien ».

Si le *Libertaire* quotidien devait être un journal « comme tous les autres », il serait, avouons-le, presque impossible de rétorquer cette assertion. Mais il faut se mettre dans la tête que notre *Libertaire* quotidien sera unique en son genre.

Avant que de paraître, il possède une clientèle assurée qui non seulement couvrira, au titre d'abonnement et de vente au numéro, une grosse partie de ses dépenses journalières, mais encore ne manquera pas — sorte de réclame vivante et active — de faire en faveur de son quotidien une propagande sans relâche.

Cette circonstance permet de réduire au minimum les frais de premier établissement et de lancement qui, d'ordinaire, entament fortement le capital de départ et, parfois même, l'absorbent.

Réduits au strict nécessaire, ces frais ne dépasseront pas cinquante mille francs. Cent mille francs, au moins, resteront donc en caisse quand paraîtra le premier numéro du *Libertaire* quotidien.

Cent mille francs ! Il est évident que cette somme serait rapidement engloutie par un quotidien qui serait une entreprise capitaliste ou une combinaison politique, en d'autres termes une affaire.

Quand il est fondé par des capitalistes ayant en vue un fructueux placement, un journal doit tout d'abord servir aux capitaux engagés de lourds intérêts. Or, nos souscripteurs à l'emprunt sont tous ou presque tous des camarades ou des groupes qui, n'ayant en vue que la propagande des convictions qui leur sont chères, s'estiment très heureux — et, du point de vue moral, c'est un exemple qui n'est pas sans grandeur — de pouvoir contribuer à la transformation du *Libertaire* hebdomadaire en quotidien et placent cette satisfaction au-dessus de tous les intérêts et de tous les dividendes qui pourraient leur être servis.

Lorsqu'il est fondé par des hommes politiques acquiescés, comme c'est l'usage, à des agitateurs — voleurs et imposteurs sont bien faits pour s'entendre — un journal quotidien doit, sous peine de rater son but, être en mesure, par une large diffusion, de faire pression sur l'opinion, sur le Parlement et sur les Pouvoirs publics ; il doit être assez répandu pour faire mousser les chefs du Parti qu'il soutient et leurs doubles ; il doit être capable de poser en hommes d'Etat et de porter au Gouvernement les ambitions qui l'inspirent. Il est donc indispensable que ce quotidien se rappelle constamment à l'attention publique, qu'il accroisse sans cesse sa zone d'influence, qu'il élargisse toujours son champ d'opérations, qu'il se ménage des alliances permanentes et circonstancielles, qu'en un mot il déborde du cadre qu'il s'était primitivement assigné. Et cet ensemble de nécessités le condamne à s'entourer d'un personnel de plus en plus nombreux et de mieux en mieux rétribué, à s'assurer certains concours, quel qu'en soit le prix, à majorer sans arrêt ses dépenses, à gaspiller sans compter, la conquête du Pouvoir devant, dans l'esprit des spéculateurs qui jettent ainsi dans le gouffre des sommes énormes, faire tout ou tard rentrer en caisse les capitaux dilapidés.

Nul ne songe, pensons-nous, à assiéger notre *Libertaire* quotidien à une de ces officines. Celui-ci ne sera à la remorque d'aucun Parti politique : il les combattrait tous ; il ne servira la cupidité, l'ambition, ni la popularité de personne. Les camarades qui le rédigeront et l'administreront se contenteront d'un salaire inférieur à celui qu'ils gagneraient en exerçant leur profession, inférieur à celui des ouvriers qui composeront et imprimeront le journal ; et ces bons compagnons acceptent volontiers ce sacrifice, parce que, à collaborer à un journal dont le seul objectif sera de vulgariser les conceptions qu'ils ont adoptées, ils éprouveront une joie qui les paiera largement.

Cent mille francs ? Un quotidien ordinaire n'en ferait qu'une bouchée ; nous ne le contestons pas ; mais nous avons la conviction que cette somme suffira à notre *Libertaire* quotidien, pour qu'il atteigne son équilibre budgétaire.

Nous ne reviendrons pas sur le détail des chiffres qui ont été fournis au Congrès des 12 et 13 août par le rapporteur, notre camarade Léon Louis. Ils se trouvent dans le numéro 239 du *Libertaire*.

qui porte la date du 17 août 1923, et chacun peut les consulter.

Nous nous bornons à rappeler que nos recettes et nos dépenses s'équilibreront quand le *Libertaire* quotidien, tirant à 20.000, réalisera une vente journalière de 14.200, soit : 12.200 acheteurs au numéro et 2.000 abonnés.

Or, notre *Libertaire* hebdomadaire réalise une vente moyenne de 6.500 exemplaires au numéro et compte 2.200 abonnés. Ces deux chiffres additionnés représentent une vente de 8.700 environ. Il suffira donc de recruter 5.500 lecteurs nouveaux pour que le *Libertaire* quotidien couvre ses dépenses.

Nous garantissons, une fois de plus, l'exactitude de ces données. Ces chiffres ne sont pas truqués ; ils sont précis et sincères. N'importe qui peut en contrôler la sincérité et la précision.

Quand on sait, comme nous, que beaucoup de travailleurs sont dégoûtés de la lecture des journaux dits d'avant-garde et salueront avec ferveur la parution d'un journal véritablement révolutionnaire ; quand on a, comme nous, la certitude que toute une fraction du syndicalisme — si ce n'est pas la plus nombreuse, c'est la plus combative — déplore de n'avoir pas son quotidien et désire ardemment l'avoir ; quand on sait, comme nous, qu'un grand nombre de prolétaires, qui vivent en marge de tous les partis, parce qu'ils sont écœurés des mensonges, des manœuvres et de l'action stérile de tous les Partis politiques, se nourrissent chaque jour de la lecture du *Petit Parisien*, du *Journal du Matin*, de l'*Ouvrier*, du *Petit Journal*, du *Quotidien*, etc., parce qu'il faut bien lire un journal et que, somme toute, il n'y en a aucun qui soit véritablement propre et libre. Quand on retient tout cela, on ne doute pas, on ne peut pas douter une seule minute que notre *Libertaire*, devenant quotidien, trouvera facilement et promptement ces 5.500 lecteurs nouveaux.

Nous espérons fermement que ces chiffres seraient largement dépassés. Si nous l'indiquons, c'est parce qu'il est celui qu'il nous faudra atteindre, pour que la vie de notre quotidien soit assurée. Répétons-le une fois encore : il nous faut cent cinquante mille francs. Ce capital de départ est nécessaire, mais il est suffisant.

Il nous les faut pour le 1<sup>er</sup> octobre. Quatre semaines nous séparent de cette date. Que chacun fasse, personnellement, tout l'effort dont il est capable. Qu'il nous envoie au plus tôt sa souscription, qu'il sollicite et recueille la souscription de ses amis, des groupes auxquels il appartient, des organisations dont il fait partie et notre *Libertaire* quotidien paraîtra le 1<sup>er</sup> novembre. Il paraîtra et il vivra.

Le Conseil d'Administration du « Libertaire » quotidien

## NOS TIRELIRES

A Gilbert et René Bahrer.

Quel âge avez-vous ? Scize ans à vous deux peut-être, et vous êtes venus apporter votre obole pour le journal. C'était samedi, lorsque, hésitants et incertains, vous êtes entrés au *Libertaire*, et au bureau où je remplaçais notre camarade Férendel, vous m'avez remis un paquet, assez lourd, mais... A ma question : « Qu'est-ce cela ? Une bombe ? » vous m'avez répondu : « Non, ce sont nos sous ».

C'étaient vos sous, en effet, vos gros sous, vos pièces d'argent que vous aviez économisées depuis longtemps peut-être, petit à petit, pour arriver à posséder cette somme énorme, pour des petits enfants comme vous : cent francs.

Dans vos petites cervelles imaginatives, que n'avez-vous déjà rêvé de faire avec cette grosse somme ? Combien de fois vous êtes-vous arrêtés à la porte des bazars, regardant les jouets aux couleurs vives, en vous disant au fond de vous-mêmes : lorsque ma tirelire sera pleine, je veux ceci ou cela ? Et puis vous changiez d'avis, et votre esprit vagabond méprisait ce qu'il avait admiré la veille. Ah ! combien de choses avez-vous déjà achetées par la pensée, avec vos cent francs ?

Et puis, un jour, l'on a cassé la tirelire, et vos beaux rêves se sont enfuis ; vos chevaux mécaniques, vos bicyclettes, vos chemins de fer, vos constructions, sont venus s'écrouler dans la caisse du *Libertaire*, et l'échange d'un petit morceau de papier, portant reçu de votre don.

Merci, les gosses. Je sais que vous ne regrettez rien. Je sais que votre papa vous a expliqué toute la misère des malheureux, des ouvriers. Il vous a dit combien il fallait lutter pour que les petits enfants comme vous soient plus heureux que nous le sommes.

Il vous a dit que les riches avaient pour eux, non pas seulement l'argent, mais tout ce qu'il fallait pour tromper et asservir les travailleurs. Il vous a dit encore que ceux qui produisaient n'avaient rien à eux, et que ceux qui ne faisaient rien vivaient grassement, habitaient dans des palais et se moquaient des autres qui crevaient de faim et de misère. Oui, il vous a dit tout cela, et vous avez compris, et vous avez abas-

donné votre petite cagnotte pour aider vos grands frères à changer tout cela.

Merci, les gosses, j'ai un petit bonhomme comme vous et je voudrais, le soir après la journée de travail finie, lui causer, comme vous causez votre papa. Hélas ! la vie brutale, les circonstances, les difficultés, tout ce qui rend pénible l'existence des déshérités m'ont obligé à me séparer de lui, car il est obligé de travailler tous les jours : son papa et sa maman. Et aujourd'hui, je vous parle à vous, car vous êtes des nôtres, vous êtes un peu son frère à mon bonhomme, puisque nous sommes de la même famille : celle des exploités et des malheureux.

Vous êtes l'avenir et nous sommes le présent, mais demain, lorsque vous serez des hommes, et lorsque nous serons des vieillards ; lorsque nous aurons accompli notre tâche et que nous aurons déjà un pied dans la tombe, alors, vous viendrez prendre notre place, vous viendrez vous jeter dans la bataille, à l'ère et rude, qu'ont commencée nos aînés.

Aujourd'hui, vous n'êtes pas encore assez grands pour tout comprendre ; et puis, l'on vous empoisonne à l'école avec un tas de mensonges, afin que votre petite cervelle, encore incapable de tout saisir par elle-même, soit prête pour servir les puissances.

L'on vous apprend à aimer la patrie, et vous savez pourtant que n'existe pas, qu'il y a de l'autre côté des frontières des petits garçons comme vous, qui ne demandent qu'à vivre et à s'amuser, et que c'est un crime de tuer leur papa, parce qu'il n'est pas né au même endroit que le vôtre. L'on vous engage à respecter la « Justice », et pourtant la Justice n'existe pas plus que la patrie car s'il y en avait une vous ne verriez pas chaque jour des milliers de petits frères mourir de froid et de faim, lorsque les magasins regorgent de vivres et de vêtements.

Les lois sont toujours faites pour les riches. Vous n'avez jamais entendu dire que M. Rothschild était traduit devant les juges pour avoir volé ? Non, n'est-ce pas, car il a tout ce qu'il lui faut et qu'il n'y a que les pauvres comme nous qui, lorsque nous travaillons, sans loi et sans pain, ne voulons pas crever, sommes obligés de prendre ici ou nous en trouvons. Oui, toutes les lois sont faites pour les misérables et il en sera toujours ainsi tant que nous n'aurons pas transformé toute la société.

C'est pour cela, mes petits amis, que vous avez apporté au *Libertaire* vos tirelles ; c'est pour empêcher toutes les prisons, tous les bagnes, tous les tribunaux, toutes les casernes et toutes les écoles.

Nous allons faire du bon travail ; nous avons jeté la semence et bientôt vous ferez les moissons rouges.

Bien souvent, en gravissant le calvaire qu'est la vie, vous vous écoutez, mais vous continuez malgré tout les petits vers l'idéal, car il faut que tout change dans l'existence misérable des prolétaires, et ça ne peut pas ne pas changer.

Vous n'ignorez pas que les anarchistes que nous sommes, sont des hommes doux et bons. Les méchants, ce sont les autres, qui nous obligent à accomplir à regret certains actes de violence pour nous défendre. Vous savez tout cela ; c'est pourquoi vous serez des anarchistes, vous direz, vous vous instruirez, vous vous éduquerez, vous regarderez en face sans honte et sans crainte, toute notre société pourrie par des siècles d'esclavage. Vous serez des ouvriers qui débarrasseront la Cité future. Nous avons dressé l'échafaudage ; vous bâterez la maison.

Ohé ! vous autres, bourgeois et graine de bourgeois, riches, vous autres, riches et gosses de riches, tremblez, les petits nous ont apporté hier de quoi vous cracher demain à la face notre haine et notre mépris.

J. CHAZOFF.

## As-tu vu l'éléphant ?

En 1917, nous avons vu mieux que cela : nous avons vu un mammoth qui venait de saquer et de raser la société bourgeoise russe. Et, nous étions heureux... Souvenez-vous !

Notre bonheur, hélas ! fut de courte durée, car les cornes qui avaient chargé de veiller sur l'animal révolté, s'empressèrent par la suite de lui administrer la potion calmante nécessaire pour les besoins de leur cause.

Le mammoth grâce aux soins qui lui furent administrés devint malade. Habitué à la liberté pleine et entière, il finit par dépérir. C'est aujourd'hui un éléphant domestique que vous voyez installé dans le Jardin zoologique des nations capitalistes. Avec les lions, les tigres, les panthères et autres animaux féroces, il semble faire très bon ménage. Il mange à la même table, et au tigre-Mussolini fait des grâces ainsi que l'Agence Havas le communique :

Les *indolences des Soviets à l'égard*. — Rome, 17 septembre (Havas). — M. Jordanski, chef de la délégation de la République des Soviets en Italie, a remis à M. Mussolini la note écrite suivante : « Ayant eu connaissance de l'assassinat « truqué » de la mission italienne pour la « délimitation des frontières albanaises, je m'empresse d'exprimer mes chaleureuses « condoléances au gouvernement italien « pour le malheur qui vient de le frapper ».

Ainsi, la République des Soviets qui aurait dû garder le titre de première République prolétarienne du monde, et refuser de traiter avec les nations de proie, cette République envoie au brigand cynique que l'histoire future clouera au pilori... ses chaleureuses condoléances pour l'assassinat de quelques pirates, qui s'étaient réfugiés chez eux comme vous et moi, bien tranquillement au lieu d'aller où ils n'avaient que faire seraient probablement encore en vie.

Avez-vous compris cela, Souverain ? Et que pensez-vous de votre éléphant ?

Les anarchistes — des farceurs, hein ? — ont rien compris à la révolution. Allons ! rompez scrognigneu.

J. BUOCO.

## En passant...

Les sucriers... se succèdent en paix... Chacun se souvient du procès intenté aux sucriers par les betteraviers. Ces derniers estimant que les 80 millions de bénéfices réalisés par les sucriers, réalisés aux dépens des betteraviers et surtout des consommateurs, étaient illicites, illégaux, immoraux, traduisirent les sucriers devant la justice.

L'instruction, quoique lente, deux années environ, fut menée à bonne fin. Les betteraviers ont tort contre les sucriers. Ou irions-nous, grands dieux, si l'équité, la justice intervenaient à chaque instant.

De ce fait (1), on annonce que la *Raffinerie Say* va répartir prochainement à ses actionnaires, la somme de 25.268.000 francs qu'elle avait mise en réserve, en attendant l'issue du procès des betteraviers. Cette répartition s'effectuerait dans le courant du mois prochain.

Sous la férule du bloc capitaliste cela est normal. Ce qui dépasse l'entendement, c'est de voir le désintéressement du peuple en pareille occasion. Se voir voler 34.000 années de travail et se taire prouve une indifférence coupable pour la chose sociale.

Et un laisser-aller aussi manifeste est un signe de décadence d'un peuple que doivent combattre inlassablement les révolutionnaires.

Le naufrage du « *Député-Emile-Driant* ». — Anodin fait divers, en somme, pour les journaux de grande information. Parmi tant de bateaux qui sombrent il n'est rien à première vue qui puisse retenir l'attention. L'indiscutable culpabilité des éléments ne permet pas de philosopher sur une catastrophe.

Toutefois, un communiqué officiel, permet de faire de suggestives réflexions. Le *Député-Emile-Driant* est du type des *Marie-Louise* dont trois sombrèrent en 1921. Ce triple désastre avait motivé une enquête dont les experts étaient les plus éminents ingénieurs officiels de notre époque : M. Labeuf, directeur technique — je crois — des établissements Schneider, recourait de son autorité et de sa haute compétence cette commission. La conclusion de l'expertise fut telle que les bateaux furent autorisés à servir. Dix-neuf hommes viennent d'être la rançon d'immenses intérêts, ou de la tolérance coupable des enquêteurs. En effet :

Ce bateau s'était échoué déjà à Galatz (Roumanie), le 5 octobre 1921.

Sa construction défectueuse ne lui permettait pas de tenir la mer, les water-balls étant situés au-dessus de la ligne de flottaison, ce qui augmentait considérablement le poids qui le rendait dangereux au point que tous ces bateaux ont chaviré, se sont mis la queue en l'air.

Or, le communiqué officiel, pour sauver la responsabilité morale des armateurs, cherche à attribuer la catastrophe à la négligence du capitaine qui « aurait » fait remplir les ballasts, cette manœuvre étant interdite.

Non contents de mettre en service une unité incapable de tenir la mer, des armateurs, directement ou non, cherchent à rendre responsable de cette catastrophe un homme qui mourut avec une bonne partie de l'équipage dans cette tempête.

Les marins, comme les autres travailleurs, s'aperçoivent ainsi que la rapacité de leurs armateurs peut être néfaste à leur vie. Une solidarité étroite doit naître de malheurs communs ; qu'ils comprennent leurs intérêts ; cela fait, ils embarqueront sur les *Marie-Louise* qui restent les requins qui font l'argent de leur sang généreux ; et voguent la galère ; ce sera un juste retour des choses de ce monde infâme.

Bernard ANDRE.

(1) Journal de la Bourse 1<sup>er</sup> septembre.

## Librairie Sociale

CATALOGUE DES OUVRAGES D'EDUCATION SEXUELLE ET DE THEOLOGIE AU POINT DE VUE SEXUEL

	Net	Francs
BESSEDE.		
L'initiation sexuelle.....	6	75
BONNIER (P.).		
Sexualité.....	4	40
BOURGAS (M.).		
Le Droit à l'amour pour la femme.....	3	30
BOURGOGNE (D.).		
Aux Finances.....	2	50
Les Mariages.....	4	50
CAULLEY (M.).		
Les Problèmes de la sexualité.....	6	75
GAUFEXYON (D.).		
Les Carrières de l'hygiène.....	6	75
L'œuvre de Chair et l'enfantement dans l'humanité.....	6	75
GOURMONT (Remy de).		
Physique de l'Amour. (Essai sur l'instinct sexuel).....	7	75
HAYLOCK (Elli.).		
La Pudeur. La Périodicité sexuelle L'Auto-érection.....	12	12
L'Inversion sexuelle.....	12	12
L'Impulsion sexuelle.....	12	12
La Sélection sexuelle chez l'Homme.....	12	12
HUGON (D.).		
La Sexualité chez la femme.....	2	20
LAUREY (D.).		
Hygiène de la Femme.....	5	50
GRANDJEAN.		
Sur la Vie sexuelle.....	3	30
L'Homo-sexualité et les types Homo-sexuels.....	7	80
LORULOT (A.).		
Morale et Education sexuelle.....	2	20
MARETAN.		
L'Education sexuelle.....	7	75
MONTREUIL-STRAU.		
Avant la Maternité.....	4	75
NYSTROM.		
La Vie sexuelle et ses lois.....	10	10
Joindre à tout envoi d'argent 0 fr. 25 pour la recommandation.		
Chèque Postal : P. BERTELLETO 224-33 Paris.		

## Es-tu abonné au « LIBERTAIRE » ?

Non... Eh bien abonne-toi tout de suite si tu veux assurer la parution de ton quotidien.

Les abonnements sont les plus claires ressources d'un journal.

Envoyer 5 francs pour six mois ; 10 francs pour un an par le chèque postal Férandel 586-65, Paris.



### Le fascisme s'organise

Le fascisme en France ! Cela faisait un bon nombre de camarades, qui voyaient le danger dans le lointain et déclaraient, en soulignant les épaules, que la mentalité française s'y opposerait irrémédiablement. Cette fois, parus dans le Temps, nous montre que nos craintes n'étaient pas vaines.

« FASCIO DI PARIGI » Le Journal Officiel publie une annonce légale aux termes de laquelle, sous le nom de « Fascio di Parigi » (le Faisceau de Paris), une association vient de se constituer régulièrement. Les formalités nécessaires ont été remplies le 3 août 1923 à la préfecture de police. Le siège social du « Fascio di Parigi » est rue Boissière, 10. Le but de l'association est de grouper les Italiens de Paris, de créer entre eux des liens de solidarité et des moyens d'assistance ; de répandre l'art, la culture, la science, l'hygiène ; de faire, en un mot, de la « saine Italianité », en dehors de toutes questions qui concernent particulièrement la France.

Sous cette forme anodine et officielle, le fascisme essaye non seulement de s'imposer dans la capitale de province, mais aussi en plein Paris.

Oh ! évidemment, ce n'est pas encore une organisation nationale. Pour le moment, il n'est créé que pour les émigrés de nationalité italienne, afin de leur apprendre à aimer la saine politique chère à Mussolini. Le but est de faire passer les Italiens du national français, on s'aperçoit que le danger devient pressant.

Depuis quelques semaines, la Chambre syndicale patronale a décidé d'augmenter la main-d'œuvre étrangère, au détriment de la française ; en même temps, et comme par hasard, l'émigration italienne prend des proportions inconnues jusqu'à nos jours.

Cette manière d'opérer a un avantage pour nos exploités : celui d'avoir à sa disposition de la main-d'œuvre docile pour la lancer sur le marché de la production lors d'un mouvement de grève. Comme si nous n'aurions pas assez de nos propres chingues !

Mais, quant que possible, il ne faut pas que ces éléments soient contaminés par les idées subversives : que les organisations ouvrières parviennent à grouper ces étrangers et leur fassent comprendre le danger qu'ils courent, ils ne tarderont pas à se déchaîner totalement. Plus que tous autres, nos capitalistes en prévoient le danger ; aussi s'empressent-ils de réunir — avec l'aide gouvernementale — cette chair à travail, souvent dans le plus grand dénûment et accessible à l'exploitation la plus éhontée.

C'est là que les groupements révolutionnaires envisagent autrement que par le mépris, cette poussée du mal à mussolinien ; et fassent de telles sortes, qu'à sa première tentative d'extension, ils soient en état d'en arrêter les effets.

Pour le faire, rien de plus facile : aux journaux, il suffira de se rendre au bureau social, l'adresse est annoncée en toutes lettres — et y porter le fer rouge comme on le porte dans un nid de guêpes, afin de le détruire par simple mesure de précaution.

Eux ou nous ! Pour ne pas avoir compris cela, pour ne pas avoir fait l'impossible pour empêcher la propagande fasciste, le régime de terreur et de la trigue du fascio.

### Contes interchangeables

A peu près à la même époque de l'année, les grandes machines à bourrer les ordres, racontent, avec une insistance touchante et force détails, que la dame X... s'est fait chiper un collier de perles, ou que la demoiselle Y... l'a perdu dans un taxi.

Cette fois, ils changent, trouvant sans doute la rengaine un peu désuète, pour annoncer que le général Gouraud a perdu ses accessoires à égarer les indigènes des Etats-Unis.

Pourquoi ce général emporta-t-il dans ses bagages, ces trois loges symboliques ? Voilà-t-il dit, les loges de Morphe Chénal, brailleur la Marseillaise à poil et moulé dans les trois couleurs ? Cependant, si je m'en rapporte aux photos, le gouverneur de Paris est barbu comme feu Samson et, par cette anomalie, pas du tout qualifié pour représenter la France toute nue dans son emblème, afin d'attirer les Américains sur son dénuement ! La vérité serait plus simple : craignant de ne pas être reçu avec les honneurs dus à sa glorieuse carcasse, il aurait combiné cette petite mise en scène, qui consistait à faire porter les drapeaux à l'endroit où il devait se rendre et à faire guetter bien fort, par ses gens : « Vive le général ! » De cette façon, nos journaux pourraient déclarer, sans trop mentir, que notre représentant étoilé avait été reçu à bras ouverts !

Trois bouts de chiffon sont perdus. Pardon, mais nous voudrions savoir si parmi ceux-ci, se trouvait le fameux emblème que le « *Grand Général* » planta jadis sur un morceau de cadavres marocains ? Enfin, ne nous frappons pas, s'ils sont tombés dans la mer... Hervé les retrouvera facilement !

### A quand l'ultimatum ?

Un fasciste tait à Paris par un communisme — déclarent les journaux — en tout cas, par une des nombreuses personnes attirées par le tapage intempestif, des chevaliers de l'huile de ricin, qui oublient trop facilement qu'ils ne sont pas à Rome.

Nous voici donc avec une mainmise officielle sur les bras, car vous ne pouvez bien que sembler insulter. Attendez-vous à recevoir une note comminatoire libellée dans ce goût :

« En signe de protestation d'un meurtre d'un de ses représentants, le gouvernement italien déclare le retour de la Savoie, berceau de la maison royale, à la mère patrie. Le Tonkin et Paris seront bombardés. La Corse sera occupée militairement jusqu'à complet éclaircissement du meurtre. »

« Il demeure bien entendu que ces mesures ne constituent pas un acte d'hostilité et n'entraînent en rien nos relations amicales avec l'Italie. »

Et le Matin qui, l'autre jour, écrivait cette petite saleté, sous la signature de Stéphane Lausanne :

Il est possible que le geste de M. Mussolini ait été vil et rapide. Mais il est énergique. Et Paris goûte les gestes énergiques. Pourra déclarer que les Parisiens qui aiment les actes énergiques — ils l'ont mon-

tré pendant la période des Goths — applaudissent avec enthousiasme les mesures radicales de Mussolini !...

### Il fallait pas qu'il y aille !

« La note à Deauville. — Leurs figures » Tel est le titre d'un article paru dans l'Humanité, sous la signature de Georges Chennevière et dont nous extrayons les passages suivants :

Au restaurant, j'ai pour voisins un monsieur à monocle, officier de la Légion d'honneur, trois de guerre, accompagné de sa fille et d'une parente.

L'homme de Caracas me regarde d'un air si étrange, que je m'immédiatement la poche de mon veston pour m'assurer que ma montre et mon portefeuille y sont encore.

Je me garderais de demander malignement à Chennevière, qui est un bon bougre, ce qu'il faisait dans la ville d'eau du haut gratin des galaquandres et des gosses et si son article n'a pas été fait pour se venger d'avoir été estompé de main de maître !

Je préfère penser que ce sont les nécessités du métier et l'intérêt de la classe ouvrière, qui ont obligé le pauvre reporter à cotoyer des gens qui le dégoûtent profondément. Ah ! vraiment, il est parfois pénible d'être journaliste ! Bien sincèrement, il est à plaindre !

Que l'Humanité prenne garde : son rédacteur mondain pourrait très bien se contaminer à de pareils contacts et les bons propos qui lâchent quatre sous tous les malins, afin que la révolution avance plus rapidement, seraient capables de se poser cette question : « Qu'a-t-il été fiché dans cette galère ? »

### Vous n'êtes pas qualifiés !

L'Humanité du 31 août 1923 s'indigne qu'un geste exaspéré de deux malchanceux ait suffi pour entraîner une condamnation à mort.

Cette peine, pour un képi lancé au travers de la qu... d'une brute galonnée, dépeint admirablement bien notre régime — les régimes !

Ce certain ne viennent pas nous conter qu'avec la dictature du prolétariat, ces choses ignobles ne se produisent plus.

Gouverner, n'est-ce pas faire violence à une minorité — parfois majoritaire — d'indigents ? L'Etat constitué, aussi rouge soit-il, s'appuyant sur des mesures de censure, emploiera inévitablement les mêmes procédés que notre gouvernement bourgeois.

Aussi longtemps que les différences de classes existent, que les armées permanentes ne seront pas abolies, les uns se croiront en droit de commander les autres, et des injustices se commettront, analogues à celles dont s'indigne l'Humanité du 31 août 1923.

C'est pour ces raisons que je vous dis : « Orthodoxes, vous n'êtes pas qualifiés pour juger de telles iniquités ; demain, en régime bolchevique, vous serez — par la force des choses — obligés de faire de même. »

### Grand blagueur, va !

Sémard n'est pas gentil. Ses révélations — tardives — sur les tentatives de Frossard pour le corrompre, n'étaient, parallèlement, qu'un bluff mousquetaire pour épater la galerie.

Aujourd'hui, c'est le contraire qui est la vérité ; du moins, l'ex-secrétaire général du P. C. l'affirme. Alors, quel est le menteur des deux ?

Est-ce Frossard qui, ayant conservé un reste de tendresse pour ses anciens amis politiques, essaya de rallier la grosse galie lâchée dans la V. O. ? Cela m'étonnerait ; il est trop malin pour s'empêtrer dans une mauvaise combine.

Où bien, est-ce Sémard qui, faisant son petit pif, aurait été quémander de l'argent aux orthodoxes, pour qu'ils évitent des révélation, aurait employé la mode mousquetaire, consistant à acciter ses adversaires pour éviter d'entendre des vérités ?

Si c'est cela, le cas se complique — aux yeux des syndiqués. Qu'un politicien tente d'acheter une des plus belles figures du syndicalisme à accords circonstanciés, c'est très mal, mais inhérent à sa fonction — que ce soit la belle figure qui s'effondre, voilà de quoi faire douter les plus crédules sur la bonne foi de certains leaders qui, à Lille, ne se séparèrent de Jounieux et consorts que parce qu'ils étaient achetés par un Parti politique.

Frossard a-t-il offert de l'argent à Sémard, ou bien est-ce le contraire ? La question est posée. Avec patience, nous attendons la réponse !

### Les folies de la semaine !

La grosse tourte de Daudet continue à certifier que nous sommes à la solde de la Préfecture de police, et d'accord avec les policiers pour l'assassiner — ce qui serait un grand malheur pour la France, assurément !

Notre camarade Germaine Berton est, plus que jamais moutonne et les balles sortant de son pistolet sont toujours des balles allemandes.

Si, dans quelques semaines, le *Libertaire* devient quotidien, attendons-nous à entendre le fou royal rebélir incessamment, que les fonds provinciaux de la bande à Caillaux et des renseignements généraux.

« Tout ce qui est national est notre », disent-ils. Si on y ajoutait : « et tout ce qui est loufoque », cela ne compléterait pas mal la royale devise.

HENRI DE.

### UNE OCCASION

POUR 2 FRANCS :

### LES PRECURSEURS

Par Romain ROLLAND

2 francs à la boutique ; francs : 2 fr. 70.

Adresser commandes à la Librairie Sociale,

9, rue Louis-Blanc, Paris.

Chèque postal : P. Bertelitto 224-33 Paris

## En lisant...

L'Art et la Vie. — Dans la *Renaissance*, Roland Dorgelès écrit : « Les romanciers comme Balzac, Dickens, Gorki, qui vous font connaître et aimer les hommes, écartent de tout leur génèreux génie les écrits moroses que la vie rebute, tous ces professeurs de cynisme, ces disséqueurs de sensations rares, ces petits maîtres de la Morgue aux âmes... » Ah ! combien Dorgelès a raison ! L'art pour l'art (au sens étroit de la formule) est une chose vaine. A côté de l'art il y a la vie et celui qui veut ignorer la vie ignore toujours la beauté palpitante du chef-d'œuvre.

Et, en poussant plus loin encore, comme on en arrive vite à cette conception de Gérard de Lacaze-Duthiers : « L'Idéal, la Pensée et l'Action doivent se confondre. S'ils existent séparément ils cessent de représenter le vrai idéal, la vraie pensée, la véritable action. La vérité est dans l'idéal exprimé par la pensée et réalisé par l'action. » (La découverte de la vie.)

Le temps est fini des mièvreries, des ciseaux, des émaux et des camées. Il est des mièvreries charmantes, mais, malgré tout, ce ne sont que des mièvreries. Le siècle tragique qui a vu mourir des millions d'hommes, et qui peut-être en verra mourir beaucoup d'autres, n'a que faire de troubadours et d'amuseurs. Il lui faut des œuvres dures et poignantes, des œuvres débordantes de vie et d'amour, des œuvres où l'on sente sourdre la révolte montante des foules. Le temps est fini des mièvreries.

### Pauvres gosses ! — Du Déchaîné j'extrait

La Préfecture de la Roche-sur-Yon vient d'être prévenue que des pupilles de la nation, envoyés en vacances dans les environs des Sables-d'Olonne, couchaient au milieu des porcs dans une porcherie (naturellement).

L'inspecteur envoyé par la Préfecture constata les faits et recueillit les explications « du fermier coupable. » Vous comprenez, nous avions des touristes étrangers qui arrivaient. Il leur fallait de la place. On a mis les gosses à la porcherie.

Nous sommes loin, n'est-il pas vrai, de la phrase lapidaire du vieux Tigris : « Ils ont des droits sur nous ». Au fait, cette histoire lamentable s'est déroulée dans les environs immédiats de son pays natal. C'est en Vendée qu'on loge les pupilles de la nation dans une porcherie. C'est en Vendée où Clemenceau « fête de mort » achève sa vie de politicien. Curieux rapprochement. Bizarre ironie de la vie. Excellente leçon des choses.

Pauvre inconnu, qui dors sous l'Arc de Triomphe ! Toi qui couvres de couronnes de fleurs adorantes. Toi qui « vois » (du moins je le suppose), les officiers généraux de tous les pays du monde, chamarrés, au garde à vous, devant la tombe trop belle et si peu silencieuse, tu as peut-être été un père de famille. Tu as eu des tout petits aux yeux clairs, aux menottes jointes, le soir, à l'heure du Bon Dieu ! Tu sais qu'après la mort de ta femme usée par les travaux pénibles, et la vie à M. Chéron, l'Etat s'est occupé de tes petits. Ils vont à la campagne, en vacances, ils n'ont plus le sourire de leur maman. Ils n'ont plus la confiance de la présence. Ils n'ont plus rien... que des droits sur nous. L'Etat les surveille. Ils sont près de la mer. Dans une porcherie, mais oui, « c'est à côté » avec les cochons gras qui valent beaucoup d'argent. Crois-tu qu'ils ont de la chance, les gosses ! Et puis, pauvre, mon vieux poilu de la dernière des guerres, il faut bien que les touristes se logent. L'Espicier enrichi, l'embusqué millionnaire et sa gonzesse au collier de perles ont pris, avec quelle grimace de dégoût, la place de tes enfants. Oui, mon vieux. C'est pour cela et pour bien d'autres choses aussi jolies que tu es mort et que tu ne dors pas en paix.

Où, voilà ce que l'on fait des malheureux gosses qui n'ont pas de foyer ! Abandonnés par tous, aigris, révoltés, ils seront à quinze ans à la Petite-Roquette, à vingt ans aux bataillons d'Afrique, à vingt-cinq ans au bagne (exception faite de ceux que se sera réservés M. Deibler). Et des personnages officiels s'étonneront et les traiteront de « mauvais sujets ». Canailles, va !

Georges VIDAL.

## Les Hyènes

A propos d'un bandit traqué depuis plusieurs jours par la police, un journaliste écrit dans la *Dépêche du Berry* du 27 août : « La bête devait être un jour ou l'autre forcée dans sa tanière, mais il était bon de se mettre en garde contre les terribles coups de boutoir du fauve qui, certes, n'avait plus rien à espérer. Le capturer vivait de vive force était, certes, possible, mais particulièrement délicat, aléatoire. La bête seule pouvait peut-être donner un bon résultat. Il fallait songer qu'une fois acculé ce gibier dangereux et rusé se ferait tuer sur place plutôt que de se rendre. C'est du reste ce qui s'est produit ! »

Figurez-vous ce journaliste, bien à l'abri dans son bureau, se poutant les lèvres, les dents devant l'affrontement, petit tableau de chasse que son imagination offre à ses sensibiles lectrices et lecteurs. Petit tableau avec du sang répandu, un cadavre ! La fin d'un bandit, d'un anarchiste parait-il, d'un réfractaire tout au moins ! Cela fait sonner aux belles Versailles riantes de tels spectacles et récits lors de la représentation de la Commune de Paris.

Et moi, moi, moi, être les braves bourgeois et prolétaires qui ont sourillé à cette insupportable hyène, dans ce siècle, sont nombreuses !

P. M.

### Tosiko, petite fille japonaise

Histoire d'un pauvre amour

XVIII

Jacques était de ces soldats de métier, qui restent quelques années dans une colonie, rentrent en France pour un congé de quelques mois, et repartent encore. Il avait vu le Tonkin, Madagascar, puis l'Algérie. Tosiko savait bien qu'ils se sépareraient un jour.

Lorsque cette pensée lui venait, elle se retenait de pleurer, mais elle ne pouvait maîtriser les mouvements de son cœur qui lui

faisait mal, comme si quelque mauvaise bête le lui avait mordu dans la poitrine.

Jacques l'avait emmenée en cachette dans la chambre qu'il habitait dans les dépendances du bureau où il travaillait.

Là, elle était comme si on lui avait changé son corps et son âme. Il lui semblait qu'elle était libérée de la maison japonaise.

Elle connaissait tout ce qu'il y avait dans la chambre de Jacques.

L'argent était caché quelque part. Tosiko allait le chercher avec des petites mines mystérieuses.

Elle comptait les pièces et les sous en plissant le front, et il lui fallait qu'on lui rendit compte des dépenses que l'on avait faites.

Si Jacques manquait de mémoire, ou cherchait à la tromper, elle faisait la moue, et marmottait dans sa langue natale des paroles de mécontentement.

Lorsque Jacques lui avait donné des explications plausibles, elle redevenait aussitôt gentille, et elle l'embrassait pour lui prouver qu'elle ne lui gardait pas rancune.

# MOUVEMENT INTERNATIONAL

## A propos du Conflit italo-grec

L'Italie ouvrière — la seule qui nous intéresse — connaît, depuis quelque temps déjà, les bienfaits de la dictature à l'intérieur : presse musclée, réunions interdites, organisations ouvrières domestiquées ou dissoutes, militants emprisonnés ou proscrits, exploitation capitaliste renforcée et despotisme gouvernemental aggravé.

Le prolétariat italien peut mesurer actuellement les dangers de la dictature à l'extérieur : sans tenir compte de quoi que ce soit, sans consulter qui que ce soit, l'infamie Mussolini que les plus criminelles manœuvres et les trahisons les plus ignobles ont porté au pouvoir suprême, décide, ordonne et agit.

Qu'a-t-il besoin de s'inquiéter de l'opinion publique ? Il commande en maître : la marine et l'armée n'ont qu'à exécuter aveuglément ses ordres et la nation n'a qu'à s'incliner passivement.

Pourquoi consulterait-il le Parlement ? Celui-ci a eu la lâcheté de lui donner carte blanche et ridiculement pusillanime serait le dictateur s'il prenait souci d'une opposition qui n'a pas le courage de se prononcer et qu'il briserait inflexiblement si elle avait l'audace de se manifester.

Grisé par le succès, enivré de son triomphe, généralissime des soldats et amiralissime des marins, disposant à son gré de la magistrature et de la police, placé, par la force des choses, au-dessus du roi et de la Constitution, pour quelles raisons le dictateur Mussolini assignerait-il des limites à son arrogance, à son autorité ?

Son ascension vertigineuse aux sommets des plus altiers des courbettes des puissants et la platitude de tout un peuple l'ont affolé de cette outrecuidance insolente qui ne supporte aucune résistance et emporte toute sagesse.

De quoi lui servirait-il d'être « le dictateur », s'il ne s'arrogeait pas le droit de faire ce qui lui plaît, tout ce qui lui convient et rien que ce qui lui agré ?

Le bandit n'hésite pas à invoquer le prestige, l'honneur et la dignité de l'Italie et il drape son crime dans ces oripeaux.

Il serait triste, pour l'Italie, que le prestige, l'honneur et la dignité de cette na-

tion dont le passé fut, parfois, si noble et si grand, fussent à la merci d'un aussi méprisable aventurier. Si, quatre ans après la cessation d'un drame qui a bouleversé le monde, une tragédie peut-être plus horrible encore ensanglantait l'univers, et s'il suffisait de la mégalo-manie de ce César dégénéré pour précipiter les peuples dans ce nouvel abîme, ce serait à désespérer de tout.

Il y a bien la Société des Nations !

Mais personne ne pousse la sottise jusqu'à imaginer que celle-ci puisse prendre, en l'occurrence, une décision opérante et il semble bien que cette fameuse S.D.N. n'a pas confiance elle-même en l'efficacité des mesures qu'elle peut adopter.

Le dictateur n'a-t-il pas, au surplus, déclaré qu'il ne reconnaît pas la compétence de la S.D.N. et que si celle-ci intervenait dans le conflit italo-grec — qui ne la regardait pas — l'Italie se retirerait de la Société des Nations ?

Dès le premier jour, les anarchistes ont affirmé n'avoir aucune confiance dans cette institution qui n'est et ne peut être, au cœur du régime capitaliste, qu'un centre diplomatique représentant les intérêts, ici concordants et là contradictoires des impérialismes rivaux ou associés.

La guerre est la fille du capitalisme et de l'Etat. Elle durera aussi longtemps que ceux-ci et ne disparaîtra que lorsque l'un et l'autre auront été balayés par la révolution sociale.

En attendant cette révolution dont l'accomplissement est fatal à l'existence incertaine, les prolétaires de tous les pays — éternelles victimes de la folie guerrière, quel qu'en soit le dénouement — ont le devoir d'être vigilants, d'organiser la résistance et d'empêcher à tout prix la catastrophe.

Comme toujours, ils ne doivent compter que sur eux-mêmes et, s'ils sont résolus à rendre la guerre impossible, ils doivent lutter contre tous les Etats et toutes les dictatures et combattre tous les militarismes sans aucune exception.

Stéphane FAURE.

## UNION SYNDICALE ITALIENNE

(Association Internationale des Travailleurs)

## Troisième anniversaire de l'occupation des usines

1<sup>er</sup>-20 SEPTEMBRE

Aux ouvriers italiens !  
Aux victimes de la réaction !  
Aux camarades de tous les pays !  
Camarades,

L'occupation et la mise en état de défense des fabriques dans toute l'Italie fut un événement d'une si grande portée révolutionnaire et si pleine d'espérances que commémorer cet acte est plus qu'une question de sentiment, c'est un devoir.

Aujourd'hui encore nous pouvons réclamer hautement toute votre admiration pour cette magnifique action de masses, car conscients de l'insuffisance des révolutions politiques basées sur la conquête de l'Etat, nous fûmes, dans la lutte à l'intérieur de la fabrique et pour la fabrique, les propagandistes les plus tenaces dès la fin de la guerre ; car nous fûmes, dans nos luttes locales, les précurseurs de l'action de septembre 1920 ; et aux jours glorieux de l'occupation, nous fûmes les plus vaillants de l'avant-garde du mouvement. Nous luttâmes avec acharnement contre les intrigues des policiers qui ne cherchaient alors qu'à sauver le régime, et repoussâmes tout compromis avec le gouvernement ; enfin, ce n'est pas à l'audace glorieuse du prolétariat en lutte pour son émancipation qu'il faut imputer la réaction qui suivit la défaite, mais c'est bien au dévouement antirévolutionnaire des policiers que nous devons attribuer toute la responsabilité de cette défaite du prolétariat.

Camarades, travailleurs !

Le grand crime de ce mouvement, aux yeux des politiciens de toutes nuances élitistes, était celui-ci : son caractère libertaire et économique, nettement hostile aux vieux systèmes révolutionnaires des partis politiques. Le prolétariat avait trouvé sa voie, et la révolution sociale fut le premier germe du socialisme furent semés par Bakounine, commença la prise de possession des fabriques, puis des transports, des champs et des mines, rendit impossible toute velléité de conquête élitiste, soit par les minimalistes, soit par les partisans de la dictature politique. Ces derniers ne purent donc faire autrement que de se méfier de cette révolution, aussi en présence du dilemme urgent — agir en accord avec les forces qui étaient favorables à l'action, ou bien subir la discipline des décisions des fonctionnaires confédérés — les extrémistes du socialisme et du communisme ont voulu sauver leur unité ensemble avec les réformistes, permettant

ainsi contre les masses qui croyaient en eux parce que révolutionnaires, les manœuvres des réformistes qui auraient été incapables, seuls, de les faire accepter par ces masses.

Travailleurs, camarades !  
Aujourd'hui encore, pendant que de l'Allemagne angoissée nous parvient l'écho d'une politique soi-disant révolutionnaire, exclusivement préoccupée de la conquête jacobine de l'Etat faisant des masses un instrument de domination au lieu d'une force d'action et de reconstruction, pendant que la politique russe annule l'institution générale prolétarienne et révolutionnaire des soviets et concentre tout dans la machine militaire de l'Etat — rappeler la lutte pour les fabriques en septembre 1920 c'est refaire cette grande expérience au profit des luttes futures du prolétariat.

Et à ceux qui nous disent que l'occupation des fabriques a mis en évidence la faiblesse tactique du syndicalisme révolutionnaire parce que l'Etat aurait dû être conquis, nous répondons : ce n'est pas la conquête mais l'élimination de l'Etat qui était la conséquence logique de ce mouvement.

Camarades, ouvriers !

Rappelez-vous ! Cet anniversaire glorieux ne sera pas commémoré en Italie, où le prolétariat est écrasé. Mais les milliers de camarades, vieux et jeunes, se remémoreront ce souvenir au fond de leurs cellules, pendant que des milliers de mères et de veuves pleurent leurs fils et compagnons assassinés.

Rappelez-vous ! Le prolétariat a lutté sans brutalité pour la justice sociale, alors que la bourgeoisie a lutté avec férocité pour reconstruire ses privilèges.

Rappelez-vous ! Que si, en Italie, les plus grands responsables de la défaite de 1920 vont maintenant se jeter aux pieds du gouvernement fasciste, il y a d'autre part un prolétariat au sein duquel le souvenir des luttes et des défaites qu'il a subies rend plus ferme la volonté de lutter de nouveau aux côtés du prolétariat mondial pour l'émancipation de l'humanité.

Camarades !  
Au nom de nos disparus, au nom des milliers d'emprisonnés dont le nombre augmente tous les jours grâce aux larbins du traître Mussolini, crions :

Vive la mémoire du magnifique mouvement de 1920 !

Vive le syndicalisme révolutionnaire !

L'UNION SYNDICALE ITALIENNE.

(Section de l'Association Internationale des Travailleurs.)

## Victimes du Fascisme

Les journaux de ces jours derniers ont relaté l'assassinat de deux fascistes à Paris.

Le premier, Lombardi, qui portait l'insigne du fascio, fut pris à partie dans un restaurant du Faubourg Saint-Antoine, par quelques personnes qui se trouvaient en cet endroit, puis frappé de plusieurs coups de couteau. Le second, Gino Iori fut tué de deux coups de revolver, à la sortie du cercle, où se réunissaient les fascistes habitant Paris.

Les journaux bourgeois qui lors des crimes commis par les fascistes en Italie, observaient, de Conrad, le silence prudent, trouvent le moyen de présenter avec sympathie, des gens qui ont mis l'Italie à feu et à sang. Ils ont commis, ces individus, des crimes que ne renieraient pas les plus grands bandits de l'histoire et cependant dans notre France réactionnaire, ils font figures d'honnêtes gens.

De malheureux militants ont dû quitter l'Italie pour échapper à la prison ou à la mort. Et nous, nous ne pouvons que nous enorgueillir de ces gestes comme ceux dont nous parlons.

Les méthodes violentes par lesquelles les fascistes se débarrassent de leurs adversaires, ont accumulé tant de haine contre ce sang d'innocents qu'ils ont dû recourir à des actes individuels qui sont la conséquence directe des souffrances subies.

Ces deux hommes qui, ostensiblement, arboraient l'insigne du fascio sur un terrain qu'ils auraient dû considérer comme neutre, ne meurent pas victimes des extrémistes, mais meurent victimes du fascisme qu'ils voulaient implanter au-delà de leurs frontières.

## Réflexions sur un fait divers

## Une bataille entre enfants italiens et grecs

Grenoble, 2 septembre. — Une querelle peu banale, conséquence de l'actualité italo-grec, a éclaté hier soir, devant un cinéma, entre un groupe d'enfants de 12 à 13 ans, les uns d'origine grecque, les autres d'origine italienne. Soudain, l'un des petits italiens a sorti son couteau et a frappé au ventre un jeune Grec, nommé Photos Paraskevopoulos, âgé de 13 ans, qui a eu le pectoral perforé.

La petite victime a été transportée à l'hôpital dans un état grave ; le précoce meurtrier a été activement recherché. (Républicain Orléanais.)

Pauvres gosses ! Petites victimes de la bêtise humaine ! Représentez-vous ces enfants de 12 à 13 ans, écoutant le soir les récits exaltés, les imprécations véhémentes de leurs familles, se mettant à harceler leurs petits camarades et tout de suite prêts à des actions en conformité avec leurs pensées. Et les parents italiens, et les parents grecs, au lieu de ne s'en prendre qu'à eux-mêmes, augmentent leur haine réciproque et l'insuflent davantage à leurs enfants. Les mêmes causes produisent les mêmes effets : la haine grandira, des coups seront échangés. Et ce sera sans fin ! La solution serait si simple : un peu de bon cœur, un peu d'amour dans les relations entre les humains remplaçant la haine stupide, sans raison ; car quel mal faisaient aux Italiens de Grenoble les Grecs de cette ville ?

Un peu de bon sens ! Un peu d'amour ! Répandons, sans nous décourager, cet idéal de compréhension et de fraternité parmi nos frères de misère, notre voix a certainement des échos chez les humbles. Certes, la tâche est ingrate, surhumaine même : car peut-on entrevoir l'époque où l'homme pour l'homme sera un frère et non plus un loup ?

Cela doit nous encourager et non nous décourager : les résultats obtenus sont notre récompense. Et même ne serions-nous que bafoués, brisés, vaincus, qu'importe ! nous aurions du moins lutté de tout notre être, nous aurions vécu selon notre cœur, selon notre instinct, nous aurions réalisé notre vie, notre idéal de clarté et d'amour, nous nous serions opposés à tous ces bas et imbecillités que nous sommes devenus de 13 ans une son camarade pour une question qu'il ne comprend pas.

P. M.

## Épilogue de la conférence Colomer à Limoges

Nous savons le succès remporté par Colomer, lors de la conférence qu'il fit à Limoges, le 5 juin passé. Dans son magistral exposé, il malmena la dictature de Moscou.

Il prononça Boulhonnier, pour légitimer tous les actes de répression dont les révolutionnaires russes sont victimes depuis que la dictature bolchevique sévit en Russie, s'en fit l'apologiste, inutilement, d'ailleurs, devant la force des arguments irréfutables de Colomer. Tenace jusqu'au bout, Boulhonnier proposa une deuxième rencontre.

La Section communiste de Limoges devait s'aboucher avec le Groupe Libertaire pour arrêter les détails de l'organisation.

Mais qu'elle ne fut pas notre surprise d'apprendre, par une lettre émanant du Parti Communiste, qu'elle donnait l'attitude des syndiqués au dernier C.C.N., le rimpail tout rapport avec les anarchistes.

Et comment donc, il n'y a pas moyen de se soumettre à la dictature de répression, à la subordination des syndicats et à la méthode de soumission et d'obéissance passive que Moscou veut imposer aux travailleurs mondiaux ; ceux-ci réagissent et ils l'ont bien ; que ne se débarrassent-ils pas plus rapidement des mauvais bergers ?

L'outrecuidance ressort plus éolante quand les communistes politiques essayent de se poser en victimes ; seulement quel que soit le prétexte, ils oublient que la controverse qui devait avoir lieu entre Colomer et Boulhonnier était subordonnée à l'entente des intéressés, concernant la question à traiter, la suite, le jour de l'heure. Or, le Parti Communiste ayant rompu ses engagements, Colomer était dégagé de toute obligation. C'était, du reste, le secret espoir des communistes qui, redoutant la contradiction de Colomer sur une question brûlante et passionnante : la Dictature, l'ont, purement et simplement, évitée.

Puis, sachant que les occupations de Colomer ne lui permettaient pas un déplacement au pied-levé, c'était le rendre impossible que d'assigner au temps un intervalle de quelques jours.

D'autre part, il paraît que le proconsul Boulhonnier ne se gêne pas pour fustiger les anarchistes quand cela lui est rendu possible par l'absence d'orateurs anarchistes.

Dernièrement n'a-t-il pas dit qu'anarchistes et réactionnaires, il mettait tout ça dans le même sac ? Ceci se passait à Saint-Junien.

Oh ! quelle différence d'égards pourtant ! Tchitcherine allant faire des salamalecs au pape et banqueter avec le royal assassin d'Italie... n'y a-t-il pas aussi, quelque part, des mariages de convenances entre les commissaires du peuple et la haute noblesse ? Et la récente amnistie qui soustra tous les réacs et maintient les anarchistes dans les geôles bolcheviques ? Nous ne voulons pas de prisons pour qui que ce soit ; en Bolchevie, elles sont à l'usage exclusif des révolutionnaires. Et les massacres ? Et les fusillades ? Et les persécutions révolutionnaires ? Elles établissent de façon probable que les relations amicales sont entre bolchevistes et réactionnaires, plutôt qu'entre anarchistes et réactionnaires.

Le samedi 25, à 8 h. 30, salle des Conférences, place de la République, la controverse fut bien sans Colomer, on donna lecture de sa lettre de protestation et d'une lettre de Lansade, secrétaire du Groupe Libertaire de Limoges. Ensuite, l'orateur communiste politique fit l'apologie du bolchevisme et le procès de l'anarchisme, puis il donna lecture du manifeste de soi-disant anarchistes, paru dans la Vie Ouvrière.

La contradiction fut brillamment soutenue par notre ami P. Masbabin, qui, au début, point par point, nous les arguments de la conférence. A noter cette allégresse du communiste politique Boulhonnier : « Cependant les bolchevistes gouvernent, les anarchistes assassinent ». Elle souleva une violente rumeur dans l'assemblée et notre ami Roux l'invectiva durement de lâche. Le même copain donna lecture de l'article de Chazot qui proteste contre le manifeste de la Vie Ouvrière.

En fin de compte, P. Masbabin démolit pièce par pièce tout l'échafaudage mensonger et opposé de l'Etat transloqué à l'herméroux. Il passa en revue l'armée rouge, armée précoce comme toutes les armées. Il définit les attitudes, déparagées les responsabilités, montra les bolchevistes, tout comme les Versaillais le furent pour la Commune de Paris, ayant la Commune. Il constata dans les flots de sang des ouvriers et des révolutionnaires. Ce qui ressort de cela, c'est que les assassins et les tyrans ne sont pas de notre côté, mais bien du côté des dictateurs de Moscou.

Jean PAYROUX.

## Grèves & répression policière dans l'Afrique du Nord

Les grèves se succèdent depuis quelque temps, le syndicalisme entre en bataille avec les forces du patronat d'Oran à Tunis, les mouvements prennent de l'essor.

A Oran, grève des dockers. Prés de quatre mille travailleurs du port réclamaient une augmentation de salaires en rapport avec le coût de la vie. Aussitôt les ports d'Arzew et de Mostaganem se délaissèrent aux dockers qui se solidarisèrent avec leurs compagnons oranais. La police ne manque pas à son rôle : les exactions ne se comptent pas et les brutes policières ne perdent jamais l'occasion de terroriser les travailleurs indigènes. La répression d'une part, les méfaits d'un syndicat jeune créé par la circonstance d'autre part, empêchent le mouvement de grève d'aboutir à ses buts. Il faut noter que le réservoir d'hommes sans travail que constitue les nombreux merrins qui fuient la terre inféconde pour la ville est un obstacle sérieux à l'aboutissement des revendications des travailleurs indigènes. Le patronat ne manque jamais d'avoir recours, dans ces occasions, à ces malheureux traqués par la famine et dont le travail est payé à vil prix.

A Oran également, lock-out des ateliers de tonnellerie à la suite d'une grève partielle. Mais là le patronat doit lutter avec force partie. Le mouvement des tonnellers est admirable ; plutôt que d'accepter les conditions patronales ils préfèrent quitter la ville pour se retourner en Espagne d'Arzew et d'Alger. Et dans les grands centres de l'Afrique du Nord, c'est un bel exemple que donnent à la population ouvrière les grévistes oranais du tonneau.

A Tunis, grève des dockers. Le mouvement est également bien parti.

A Alger, les ouvriers de la Compagnie Générale des Tabacs s'étaient mis en grève par solidarité avec les sous-ingénieurs Hamon, congédiés injustement.

Trois mille travailleurs prennent part à ce mouvement de grève, malheureusement empêché. La police fait merveille. Le Flambeau a rapporté dans ses colonnes la façon d'une gréviste brutalisée et jetée à terre sauvagement par le fiscal n° 311. La malheureuse, qui était enceinte de deux mois, a fait une fausse couche ; un certificat médical le constate, mais le fiscal bestial peut être tranquille. L'organisation judiciaire n'est pas faite pour punir les excès de zèle des policiers ignares.

Plus de quinze arrestations ont été opérées ; inculpation habituelle : outrages, voies de fait à agents. Notre camarade Chancosse, du groupe libertaire, qui avait pris à partie le fiscal, avait été arrêté et brutalisé, bien que mutilé. Devant la correctionnelle, il fut courtoisement une critique des exactions policières dont furent victimes principalement des femmes et se réclama de ses idées. M. Lalanne, défenseur de Chancosse et du camarade vicieux de fait à agents, également arrêté, mais en relief, avec son talent habituel, la vie de travail des uns et des prestés savages des autres. Mais les juges, défenseurs zélés des anachars en uniforme, condamneront quand même nos camarades à cinquante francs d'amende.

Mais, malgré tout, malgré l'arsenal des lois, malgré la brutalité et la lâcheté de la fiscalité, le syndicalisme révolutionnaire prend de l'essor dans les masses prolétaires de l'Afrique du Nord et le jour viendra où capitalistes, policiers et ingens disparaîtront sous la levée en masse des parias africains.

AHMED.

## «Solidaridad Obrera»

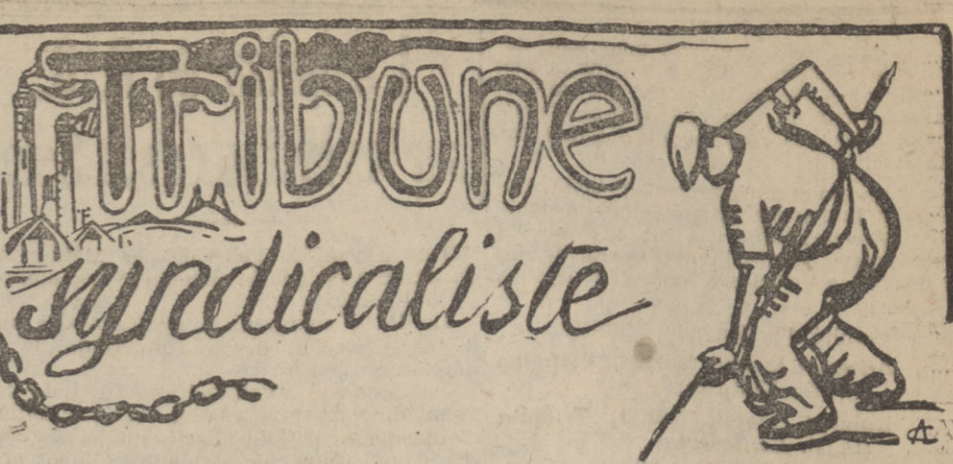
Los compañeros españoles residentes en París, deben adquirir y propagar el diario portavoz de la C. N. T. de España, entre todos los trabajadores españoles que residen en Francia, a fin de contrarrestar la influencia que sobre ellos puede ejercer la prensa burguesa, denominada liberal.

Además, es necesario que todos conozcan las vicitudes de la lucha social en España, para que todos se interesen y tomen parte activa en la misma, ya sea moral o materialmente.

«Solidaridad Obrera», viene con importantes reformas sobresaliendo las páginas semanales que dedica, una a los trabajos del campo, y otra a la organización de la industria y sus derivaciones.

Se vende en París a 0,35 francos en los siguientes puntos : Kiosco de periódicos, place Saint-Michel frente al café de la Gare ; Kiosco de periódicos Place de la République esquina a la rue du Temple y en la Librería esquinada.

Trabajadores, compañeros todos leed y propagad Solidaridad obrera !



## L'application du programme Boukharine

Lorsque nous critiquions ce programme on nous disait, il y a quelques mois, qu'il ne pouvait être question d'en tenter l'application avant sa ratification par le 5<sup>e</sup> Congrès de l'Internationale Communiste.

Ce n'était, ajoutait-on, que des « idées » personnelles à Boukharine et rien n'indiquait que le 5<sup>e</sup> Congrès les ferait siennes, etc., etc.

En fin de compte, pour tranquilliser les bons bourgeois, ce n'était qu'un discours « un peu osé » de Boukharine qui avait voulu attirer l'attention sur des points particuliers, sur une tactique nouvelle à appliquer... un peu plus tard, peut-être.

Un homme, on nous affirmait qu'il n'y avait pas de programme Boukharine, qu'il ne pouvait en être question, du moins pour le moment.

Ce n'était, hélas ! qu'une affirmation intéressée que les faits viennent de détruire. Une fois de plus, les dirigeants communistes ont menti outrageusement, ont trompé ceux-là mêmes qu'ils prétendent éclairer.

Il y a un programme Boukharine, et Radet-Reventlow, viennent de nous le donner une première démonstration. Aujourd'hui, on agit sur le plan politique, demain on agira sur le plan militaire, par la force des événements. Comme toutes les tractations politiques et diplomatiques de ce ordre, celles qui sont actuellement poursuivies entre les communistes et les nationalistes allemands aboutiront à la guerre.

Vouloir faire du prolétariat de chaque pays le parti national de ce pays, vouloir dresser ce prolétariat contre un autre prolétariat, représentant, lui aussi, le parti national d'un autre pays, c'est nier tout internationalisme, c'est faire œuvre contre-révolutionnaire, c'est reconnaître qu'il n'y a pas de classes sociales, c'est proclamer que la lutte des classes est une hérésie, c'est accepter la thèse de l'intérêt général aboutissant à la disparition des privilèges ; c'est dire plus que réformiste, c'est être chauvin, c'est proclamer la nécessité des guerres fratricides, c'est pousser les peuples à s'entr'égorgier, c'est se ravalier au niveau du capitalisme meurtrier.

Et il s'est trouvé des hommes, qui prétendent être les lumières du prolétariat, qui se placent d'eux-mêmes au-dessus de lui, pour faire leurs de tels desseins et tenter aujourd'hui de les réaliser. Quel but poursuivent-ils donc pour s'allier avec leurs ennemis déclarés ? Exercer le pouvoir et le faire servir à leur but. Ces manigances du pouvoir et de la dictature sont prêts à renier tous leurs principes — en admettant qu'ils en aient eus — pour diriger leurs contemporains.

Pour exercer le pouvoir, il n'est point de gestes, si dégradants soient-ils, qu'ils ne soient prêts à accomplir.

Alliés à Reventlow et à Ludendorff en Allemagne, ils s'allieront demain à Daudet et à Foch en France ! Ça vous étonne ? Pourquoi pas ! N'y a-t-il pas identité de situation ? Comme Reventlow et les communistes allemands, dirigés par Radet, Daudet et les communistes français, dirigés par Souvarine, veulent renverser le gouvernement de leur pays et en prendre les rênes.

Puisque ces deux extrêmes — si on peut encore écrire cela — ont un point commun et identique dans chaque pays, pourquoi nierait-on que ce qui se passe actuellement en Allemagne peut se répéter en France ? Rien ne s'oppose à ce qu'il en soit ainsi, au contraire !

Comme Reventlow, Léon Daudet proclame : « Tout ce qui est national est notre, et l'anticapitalisme (?) de Georges Valois n'est pas sans ressemblance avec celui de Des-Gervisen ». Il y a donc identité absolue de situation et une entente de ce genre, pour abominable qu'elle soit, n'est pas à écarter et il s'en faut.

Que les « petits bourgeois » de tout ordre se préparent à la recevoir et à la saluer selon ses mérites, c'est la tâche la plus urgente.

Qu'est-ce qui nous prouve, en effet, que demain pour prendre le pouvoir au cours d'une révolution déclenchée par la guerre, le parti national français (communiste) et Daudet (nationaliste) ne vont pas nous lancer contre le prolétariat allemand ? Les Radet français sont fort capables de ce geste et Daudet n'y verrait pas d'inconvénients. Ils ont, à ce sujet, quelque ressemblance avec Henri IV. Si celui-ci disait que « Paris valait bien une messe », nos communistes pensent, eux, que le pouvoir vaut bien une guerre. Et quelle guerre !

Mais au fait, que pense de tout cela notre Comité d'action contre l'impérialisme et... la guerre ?

S'il est convié à déléguer plusieurs de ses membres au Comité International du même nom, va-t-il accepter de discuter avec les représentants de Reventlow, ces nouveaux et peut-être déjà anciens amis de Radet ? Va-t-il accepter les ordres de ce dernier et mettre la nation au premier plan ?

Quels que soient nos différends avec nos camarades de la majorité confédérale, nous sommes persuadés qu'ils n'accepteraient pas cette tâche criminelle et qu'ils sortiraient avec fracas d'un Comité contre la guerre dont tout le travail devrait fatalement tendre à la rendre inévitable.

Comme Humbert-Droz, comme Sommer, comme Neuraht, comme nous, ils pensent, j'en suis convaincu, que les mouvements nationaux doivent avoir un caractère impérialiste, et, comme nous, ils auront le courage d'affirmer qu'il en sera ainsi aussi longtemps que nous serons en régime capitaliste.

Nationalistes en régime capitaliste, voilà où en sont arrivés nos brillants stratèges de l'orthodoxie moscovite : identifier la patrie avec le pays, le prolétariat avec le parti national, voilà, en définitive, les grandes idées qui ont pu germer dans les puissants cerveaux de ceux qui veulent diriger les peuples.

Et demain, on dira, en Allemagne comme en France, que ceux qui combattent l'Alliance Radet-Reventlow sont des petits-bourgeois, des lâches, des traîtres, etc.,

Malgré tout, nous ne désespérons pas encore du prolétariat de ce pays. Il aura, à temps, la réputation nécessaire pour ces tenants à tout prix du militarisme libérateur (?) — pour les fomenteurs de guerre et de conflits sanglants, qui oublient que c'est aux cris de : *Tu pain ! la paix !* que nos camarades prolétaires russes renversèrent le tsarisme assassin.

Les communistes eux-mêmes, dont la sincérité du plus grand nombre ne fait pour moi aucun doute, signifieront à leur parti leur dégoût d'une telle politique. Ils laisseront Daudet et Souvarine à leur « future association » et se prépareront, avec tous les antimilitaristes, tous les anti-guerriers, tous les prolétaires qui ont conservé, eux, leur instinct et leur conscience de classe, à leur faire la réception qui leur sera due.

On a trop négligé de parler de Boukharine et de son programme ; on n'a pas attaché suffisamment d'importance à cette entente Radet-Reventlow ; on n'a pas cherché avec assez de persévérance à en tirer toutes les conclusions, tous les enseignements que comporte une telle situation.

J'espère qu'on réfléchira désormais davantage à cette question et que les camarades diront ce qu'ils pensent à ce sujet.

Il est urgent, qu'en face d'un péril semblable, les internationalistes, les révolutionnaires exposent leurs points de vue, se concertent et agissent.

Pierre BESNARD.

## Sur la violence

Le communiste Pérol, du Bâtiment de Clermont-Ferrand, est un type dans le genre du clown du cirque qui veut bien ficher des clous sur la figure de son adversaire, mais qui arrête celui-ci pour n'en pas recevoir. Je suis adversaire de la violence, déclare-t-il, je laisse cela aux brutes. Mais discutant ces jours-ci avec un camarade à bout d'argument il dit : « J'ai toujours mon revolver chargé et j'irai au Congrès de Botrgues avec et je mettrai au pas tous les syndicalistes qui ne voudraient pas être sages ».

Ce n'est pas la menace que nous dénonçons ici, elle n'est pas dangereuse, mais c'est le jésuitisme avec lequel Pérol se déclare adversaire de la violence. Il est bien de la famille des Tartuffe : qu'il y reste, il y a sa place.

## Une adhésion sensationnelle

Le jour où l'ex-syndicaliste-révolutionnaire Monatte, le même qui est syndiqué rue Lafayette, après avoir été pourvu d'une bonne place à l'Humanité, se décida à faire enfin son adhésion officielle au Parti Communiste, fut pour celui-ci un beau jour de fête. On illumina et on ne put se tenir à la joie de faire savoir aux camarades phibiquement à Moscou, l'heureuse nouvelle. Dame ! ce n'est pas tous les jours qu'on fait dans le Parti de semblables recrues... Il y avait si longtemps que Souvarine, l'homme en main, renouvelant le geste de Diogène, cherchait un homme. Ce n'est guère flatteur pour Tommasi, Charbit, et autre Chambeillard. Mais, après tout, le Parti des masses n'est peut-être pas celui des hommes. Ceci explique cela.

## Appel pour l'Unité aux Organisations syndicales

Les syndicats adhérents à l'U.D. Unitaire, à l'U.D. Confédérée, et les syndicats autonomes du département de la Somme, réunis en commun à Amiens, le 15 août 1923.

Proclament leur volonté de réaliser l'Unité syndicale nationale et de l'orienter vers une Internationale unique, afin que disparaisse l'affaiblissement des forces ouvrières devant la réaction et les menaces de guerre.

Ils déclarent tout d'abord qu'il est indispensable de faire cesser les polémiques personnelles qui créent une atmosphère de défiance et découragent les bonnes volontés.

Dans toutes les réunions, les partisans de l'Unité doivent intervenir pour faire adopter cette besogne d'apaisement. Ils doivent, dans les journaux de leur tendance, faire suivre cette ligne de conduite, toutes les opinions pouvant s'exprimer librement, mais dans un esprit de cordialité.

Les syndicats ouvriers confirment les décisions du Congrès d'Amiens de 1900, forment la Charte du syndicalisme, indépendamment de tout parti politique, philosophique ou religieux.

L'organisation syndicale ne peut exister que dans le respect des décisions de la majorité et du droit d'opinion des minorités, mais en dehors de tout groupement d'affinités ou de tendances, groupements qui ne constituent que des organes de supériorité.

Les syndicats ouvriers du département de la Somme demandent à toutes les organisations syndicales de se prononcer pour l'Unité et d'adhérer aux mesures prises pour la réaliser.

Tous les syndicats de la même industrie dans la même localité, les unions départementales ou locales, fédérations d'industrie ou de métier, devront reconstruire l'Unité dans leur organisme.

Pour cela, ils entrèrent en rapport entre eux et nommeront une commission pour régler les conditions de la fusion.

Nous demandons à toutes les organisations ouvrières d'examiner notre proposition et de l'adopter s'ils la jugent capable de contribuer à la réalisation de l'Unité.

Ensuite, de prendre l'initiative de former dans leur département des comités régionaux pour l'Unité, de faire toute la propagande nécessaire pour la réaliser à la base et l'imposer aux organismes centraux.

Les délégués de la Somme ont décidé la création d'une commission mixte, chargée de demander à toutes les Unions départementales et fédérations de faire pression

## POUR LA PROPAGANDE

de l'hebdomadaire qui doit devenir quotidien

sur les organismes centraux pour leur demander la réunion de Congrès dans la même ville et à la même date, qui se terminerait par un Congrès général chargé de procéder aux moyens et d'établir les bases de l'unité.

Nous les invitons à présenter cette motion dans toutes les réunions où ils pourront participer, afin que de nos efforts réunis puisse sortir l'unité syndicale indispensable à la classe ouvrière de tous les pays.

Pour le Comité d'action pour l'unité :  
Adam, Baquet, Barbet, Biendine (U. D. Unitaire).  
Baignat, Morel, Sellier, Truquin (U. D. Confédérée).  
Bastien (Syndicats autonomes).

Adressez la correspondance : Comité d'action pour l'unité, Bourse du travail, 22, rue Antonin, Amiens.

## L'Unité dans la Somme

Le bolcheviste Delfosse pousse, dans la Vie Ouvrière de la semaine dernière, une charge contre la résolution votée, au Congrès commun des syndicats unitaires, autonomes et confédérés de la Somme, le 15 août dernier.

Pour les politiciens, discuter à perte de vue sur les phrases d'une résolution, couter les mots en huit, épiloguer le style pour le dénaturer, est à peu près toute la besogne qu'ils savent faire. Elle remplace l'action, c'est moins compromettant.

Delfosse s'est torturé l'esprit pour trouver, dans la résolution de la Somme, matière à critique. Avec la mauvaise foi coutumière des politiciens, il y a réussi, en faisant dire au texte tout autre chose que ce qu'il disait.

Au fond, toute sa critique porte sur un point : une entente a été faite entre tous les syndicats sur une motion qu'ont adoptée les réformistes. Il paraît que l'on doit hurler sur tous les tons de la gamme à l'unité, mais que du jour où une tentative sérieuse se fait pour aller jusqu'à quelque chose que ne puissent pas admettre ceux avec qui on veut faire l'unité, pour pouvoir ensuite leur reprocher de ne pas avoir accepté l'inacceptable.

Allons donc, Delfosse, leva le masque. Toi et tes copains bolchevistes de la V. O., vous criez à l'unité, mais vous seriez bien marris si on vous prenait au mot. Ce qui vous choque, c'est que par la base, en dehors des parloirs confédérés, les syndicats d'un département, de toutes tendances, aient pu se réunir et se mettre d'accord sur certains points. Voilà le fait capital.

Vous auriez rouspété bien plus fort encore si on avait adopté une phrase de la résolution des unitaires, allant jusqu'à préconiser la suspension des cotisations aux C. G. T. et Fédérations refusant de faire l'unité.

La V. O., organe officieux des dirigeants de la C. G. T. U., ne peut pas digérer que l'on passe par dessus la tête de ses chefs et qu'on tente de réaliser cette unité voulue par tous les travailleurs, refusée par les fringistes.

Ce qui divise les dirigeants des deux C. G. T., ce ne sont pas les différences d'opinion, ce sont les ressemblances d'ambitions et d'appétits.

La commission mixte des Syndicats de la Somme a envoyé une circulaire à toutes les U. D. et Fédérations. Elle demande qu'on lui réponde si son point de vue est approuvé ou non. Ecrire au Comité d'action pour l'unité, Bourse du Travail, Amiens.

La V. O., qui se proclame pour l'unité, mais combat les tentatives en faveur de cette unité, a, dans le même numéro de la semaine dernière, établi sa mauvaise foi. L'Union locale de Beauvais invite les syndicats autonomes, unitaires et confédérés, à se réunir le 25 août. La V. O. insère la communication, le 31 août. Ils commencent et pratiquent le sabotage dans cette boutique.

G. BASTIEN.

## Aux Ouvriers agricoles

L'ouvrier vient d'en mettre pour rentrer la moisson. Les types se sont esquivés du matin au soir, brûlés par le soleil, pour un pauvre salaire.

Quand la machine a cassé, le patron s'en est pris à l'ouvrier.

Si le patron a éprouvé des pertes, il s'est rattrapé sur la nourriture et le salaire.

Pour en faire leur coup à l'ouvrier, le patron lui a versé une goutte. Il dira après que l'ouvrier est un alcoolique, c'est le patron qui lui fait prendre goût à l'alcool.

Au dénuement, on met quelques litres sur la table. On est ami. On n'est pas « l'élite de classes » !

C'est pourtant le moment, camarades, de compter ce que vous gagnez à vos patrons.

Prenez un hectare de terre. Évaluez le prix de ce que vous y avez récolté. Comparez le temps que vous y avez travaillé, les impôts, les ennuis, les semences, l'intérêt du capital même, si vous voulez. Faites la différence. La différence, vous la payez travailleurs, vous la donnez généreusement au riche patron, à votre maître.

Faites le compte pour les moutons. Faites le compte pour les vaches. Je compte, moi, qu'un vacher ayant 10 vaches donne 800 francs par mois à son patron, sans compter les cochons dont le vacher s'occupe.

Faites votre compte aussi, les bœufiers de betteraves !

Tous, pour vous remémorer, vos patrons diront que vos salaires les ruinent, et que vous êtes des faimés.

Ca a toujours été, dites-vous. Ce sera toujours.

Eh bien, non ! Organisons-nous, et ça changera. Nous faisons des enfants, nous devons penser à leur avenir. Nous n'avons pas d'argent à leur donner. Améliorons leurs conditions de vie. Leur droit, c'est notre lutte.

Combien de nos ancêtres osaient espérer la fin des seigneurs ? — Osons espérer la fin des capitalistes.

N'oublions pas non plus que nos patrons se vantent d'avoir « fait leur beurre » pendant la guerre. — De l'argent ramassé dans le sang de nos frères, c'est du propre ! Ils ont profité de nos camarades. Ils ont profité de notre sueur.

Défendons notre chair !

Le Pétain, journal idiot que les curés, vendus aux patrons, cherchent toujours à refiler à nos compagnes, prétend que l'Église nous attachera à la terre. L'Église s'y connaît pour attacher, pour enchaîner le monde. Qu'ils binent les betteraves, les curés !

Nous ne voulons pas d'orems ; mais plus de bien-être et plus de liberté.

Ouvriers de la terre, syndiquez-vous.

Un Vacher de Saint-Just-en-Chaussée, à qui ses patrons ont appris à vivre.

Tiré de *Germinal*, Crillon (Oise) ; abonnements : 6 mois, 4 francs.)

## L'emprise du P. C. sur les Métaux de la Seine

Une assemblée générale des Métaux de la Seine a eu lieu le samedi 1<sup>er</sup> septembre, à la Bourse.

Le Parti communiste avait envoyé une lettre à chacun de ses adhérents de la métallurgie.

La minorité avait adressé à tous les syndiqués un bref exposé de la situation se terminant par un appel pour la réunion.

Près d'un millier de syndiqués étaient présents.

Il s'agissait d'abord de nommer un secrétaire en remplacement du camarade Mussot à bout de mandat. La minorité présentait Boli, le Parti communiste avait désigné Albessard. Chabert se présentait comme candidat de la 13<sup>e</sup> section.

Boli expliqua le premier son point de vue nettement syndicaliste révolutionnaire, se réclamant de l'autonomie syndicale.

Albessard récita sa leçon apprise à la Commission syndicale du P.C. Interpellé à propos de la Charte d'Amiens, le pauvre candidat répondit péniblement qu'il la comprenait telle qu'elle avait été votée à Saint-Etienne, appliquée depuis.

Il y eut un moment d'hilarité.

Chabert se prononça, un peu tardivement à notre avis, contre les commissions syndicales, lui dont la candidature avait été supprimée par le P.C. pour l'élection précédente.

Le vote donna les résultats suivants :  
Albessard ..... 431 voix  
Boli ..... 191 —  
Chabert ..... 31 —

Il y eut donc environ 350 abstentions chez les syndiqués présents. La minorité se doit de rechercher les causes de si nombreuses abstentions.

Il est bon de rappeler que, pour le remplacement de Berraz, le 9 juin, le candidat du P.C. avait obtenu 404 voix et celui de la minorité 103 voix.

Le P.C. utilise ses formidables moyens de presse, de pression, de corruption, de militarisation, n'a, pour ainsi dire, pas progressé ; il n'a obtenu qu'une légère progression de 7 %.

La minorité, quoique active, ne sait pas encore coordonner ses efforts et ne recueille le maximum. Elle a tout de même fait un sérieux progrès depuis la dernière assemblée, puisqu'elle a progressé de 98 %.

La minorité a une belle perspective d'avenir. Elle est plus riche en militants que la fraction politique communiste. Ses partisans ne sont pas guidés par l'intérêt personnel, ce ne sont pas des fanatiques ni des laquais syndiqués par ordre et venant en service commandé. La minorité des Métaux sauvera le syndicalisme dans la Seine parce qu'elle en a la possibilité.

Il y a des gens qui sont généreux quand cela ne leur coûte rien personnellement, sinon qu'un peu de dévouement dans le mal mais d'une réclamation personnelle.

Alors que la question ne figurait pas à l'ordre du jour, et grâce à l'attitude passive du Conseil central, dont la majorité est subordonnée au P.C., un communiste éprouvé, autrement que par le travail, prit la parole pour déclarer avec force déclamation et cabotinage, que le Conseil central des Métaux demandait l'assentiment de l'assemblée pour un vote de 5.000 fr.

des cotisations. Le P.C. a demandé (sic). Ce néo-syndicaliste, triste pantin dont la spécialité est de faire le vide dans tous les rayons et même dans ses phrases prétentieuses, veut accomplir un ordre de son parti politique. Sous prétexte de solidarité internationale, il s'agit pour le Parti communiste français de puiser dans une caisse syndicale pour soulever le Parti communiste allemand.

Quand on sait que les conseils d'usine en Allemagne sont subordonnés par le P.C. à tel point que, lors de la dernière grève générale, ce fut le P.C. allemand qui brisa ce mouvement, malgré les protestations des délégués des grandes usines d'Essen qui voulaient continuer ! Voyez-vous en France un Cachin jusqu'au boutiste ou un autre politicien du P.C. venir dans un Congrès d'usine à Paris pour arrêter le mouvement ? C'est ce qui s'est passé à Berlin le 14 août.

Quand on sait que le P.C. allemand ne cherche à subordonner les syndicats que pour des fins politiques, que d'autre part il cherche à s'appuyer sur les classes moyennes et à flirter avec les nationalistes, on est en droit de faire des réserves.

Ce n'est guère favorable au recrutement syndical dans les Métaux de la Seine, ni encourager les syndicats à exister quand ils sont en danger, et à quelle fin ? — dans le syndicat et dans l'industrie, puis dans la caisse commune pour des motifs d'ordre politique ; alors que, pour un motif d'ordre économique, la grève de chez Petit-Vicart, ainsi que le faisait remarquer un syndiqué individuel, la solidarité syndicale n'avait pas joué suffisamment.

Il y avait moyen de réunir l'unité de la salle sur la question de la solidarité. L'attitude sectaire de l'histoire du P.C. et des Benoit-Oui-Oui qui l'encourageaient dans sa besogne de division et de haine, n'est pas satisfaisante. Ainsi donc, nos 5.000 francs iront au Conseil central des usines qui n'est sous aucun contrôle syndical et qui, par contre, est subordonné au P.C.

Une somme pareille est allouée à un vague comité de secours antifasciste en Italie, dont la composition n'est pas connue, alors qu'il y a une Centrale syndicale qui était représentée à notre Congrès de Saint-Etienne.

Une demande de secours pour les victimes syndicalistes et anarchistes de la répression du gouvernement bolcheviste de Russie n'a pas été prise en considération par les solidaristes (qu'ils disent) bolchevistes du syndicat des Métaux. Comme quoi leur appel en faveur de l'Allemagne ne fut motivé que par esprit de secte et que par bluff.

Il est rappelé à tous les métallurgistes syndiqués que la réunion hebdomadaire de la minorité syndicaliste a lieu le mercredi 5 septembre, à 20 h. 20, avenue Mathurin-Moreau, numéro 8.

Camarades, il faut agir vigoureusement contre le virus politicien. Nous considérons les commissions syndicales du P.C. comme un *casus belli*, c'est-à-dire comme une déclaration de guerre au syndicalisme révolutionnaire. Le syndicat des Métaux a été livré jésuitiquement au P.C. par Berraz et consorts. Il nous appartient, à nous syndicalistes de diverses nuances, de le dégager au plus tôt et de reprendre l'action contre le patronat.

Camarades, la politique a anémié notre syndicalisme, a avachi la corporation. Il nous faut relever le syndicat, il nous faut redresser la corporation. Pour cela, nous comptons sur tous les hommes de bonne volonté.

Le secrétaire :  
WILFART.

P.-S. — L'Humanité de mardi annonce que les adversaires de M.S.R. ont encore été battus. Il n'y a plus juste d'écrire que les politiciens ont encore en la dessus, mais que leur triomphe est bien relatif, car les syndicalistes ont sérieusement progressé. D'ailleurs, rien bien qui rira le soir.

P.-S. — L'Humanité de mardi annonce que les adversaires de M.S.R. ont encore été battus. Il n'y a plus juste d'écrire que les politiciens ont encore en la dessus, mais que leur triomphe est bien relatif, car les syndicalistes ont sérieusement progressé. D'ailleurs, rien bien qui rira le soir.

P.-S. — L'Humanité de mardi annonce que les adversaires de M.S.R. ont encore été battus. Il n'y a plus juste d'écrire que les politiciens ont encore en la dessus, mais que leur triomphe est bien relatif, car les syndicalistes ont sérieusement progressé. D'ailleurs, rien bien qui rira le soir.

P.-S. — L'Humanité de mardi annonce que les adversaires de M.S.R. ont encore été battus. Il n'y a plus juste d'écrire que les politiciens ont encore en la dessus, mais que leur triomphe est bien relatif, car les syndicalistes ont sérieusement progressé. D'ailleurs, rien bien qui rira le soir.

P.-S. — L'Humanité de mardi annonce que les adversaires de M.S.R. ont encore été battus. Il n'y a plus juste d'écrire que les politiciens ont encore en la dessus, mais que leur triomphe est bien relatif, car les syndicalistes ont sérieusement progressé. D'ailleurs, rien bien qui rira le soir.

P.-S. — L'Humanité de mardi annonce que les adversaires de M.S.R. ont encore été battus. Il n'y a plus juste d'écrire que les politiciens ont encore en la dessus, mais que leur triomphe est bien relatif, car les syndicalistes ont sérieusement progressé. D'ailleurs, rien bien qui rira le soir.

P.-S. — L'Humanité de mardi annonce que les adversaires de M.S.R. ont encore été battus. Il n'y a plus juste d'écrire que les politiciens ont encore en la dessus, mais que leur triomphe est bien relatif, car les syndicalistes ont sérieusement progressé. D'ailleurs, rien bien qui rira le soir.

P.-S. — L'Humanité de mardi annonce que les adversaires de M.S.R. ont encore été battus. Il n'y a plus juste d'écrire que les politiciens ont encore en la dessus, mais que leur triomphe est bien relatif, car les syndicalistes ont sérieusement progressé. D'ailleurs, rien bien qui rira le soir.

P.-S. — L'Humanité de mardi annonce que les adversaires de M.S.R. ont encore été battus. Il n'y a plus juste d'écrire que les politiciens ont encore en la dessus, mais que leur triomphe est bien relatif, car les syndicalistes ont sérieusement progressé. D'ailleurs, rien bien qui rira le soir.

P.-S. — L'Humanité de mardi annonce que les adversaires de M.S.R. ont encore été battus. Il n'y a plus juste d'écrire que les politiciens ont encore en la dessus, mais que leur triomphe est bien relatif, car les syndicalistes ont sérieusement progressé. D'ailleurs, rien bien qui rira le soir.

P.-S. — L'Humanité de mardi annonce que les adversaires de M.S.R. ont encore été battus. Il n'y a plus juste d'écrire que les politiciens ont encore en la dessus, mais que leur triomphe est bien relatif, car les syndicalistes ont sérieusement progressé. D'ailleurs, rien bien qui rira le soir.

P.-S. — L'Humanité de mardi annonce que les adversaires de M.S.R. ont encore été battus. Il n'y a plus juste d'écrire que les politiciens ont encore en la dessus, mais que leur triomphe est bien relatif, car les syndicalistes ont sérieusement progressé. D'ailleurs, rien bien qui rira le soir.

P.-S. — L'Humanité de mardi annonce que les adversaires de M.S.R. ont encore été battus. Il n'y a plus juste d'écrire que les politiciens ont encore en la dessus, mais que leur triomphe est bien relatif, car les syndicalistes ont sérieusement progressé. D'ailleurs, rien bien qui rira le soir.

P.-S. — L'Humanité de mardi annonce que les adversaires de M.S.R. ont encore été battus. Il n'y a plus juste d'écrire que les politiciens ont encore en la dessus, mais que leur triomphe est bien relatif, car les syndicalistes ont sérieusement progressé. D'ailleurs, rien bien qui rira le soir.

P.-S. — L'Humanité de mardi annonce que les adversaires de M.S.R. ont encore été battus. Il n'y a plus juste d'écrire que les politiciens ont encore en la dessus, mais que leur triomphe est bien relatif, car les syndicalistes ont sérieusement progressé. D'ailleurs, rien bien qui rira le soir.

P.-S. — L'Humanité de mardi annonce que les adversaires de M.S.R. ont encore été battus. Il n'y a plus juste d'écrire que les politiciens ont encore en la dessus, mais que leur triomphe est bien relatif, car les syndicalistes ont sérieusement progressé. D'ailleurs, rien bien qui rira le soir.

P.-S. — L'Humanité de mardi annonce que les adversaires de M.S.R. ont encore été battus. Il n'y a plus juste d'écrire que les politiciens ont encore en la dessus, mais que leur triomphe est bien relatif, car les syndicalistes ont sérieusement progressé. D'ailleurs, rien bien qui rira le soir.

## POUR LE « LIBERTAIRE » QUOTIDIEN Les Souscripteurs à l'Emprunt

TROISIEME LISTE			Nombre de parts	Sommes
N°	Noms			
174	Paul MEYER		1	100 »
175	Groupe du 18 <sup>e</sup>		1	100 »
176	BAZOR		1	100 »
177	AUBAULT		1	100 »
178	BESSELTE		1	100 »
179	KOCH		1	100 »
180	GUINET		1	100 »
181	AUBIN		1	100 »
182-183	Groupe du 17 <sup>e</sup>		2	200 »
184	MORANT		1	100 »
185	VILLIERS		1	100 »
186	NICOLLE		1	100 »
187	Groupe Etudes Sociales St-Denis		1	100 »
188	Lucien ELIE		1	100 »
189	Union des Plombiers		1	100 »
190	François NICOLAS		1	100 »
191	Gilbert et René BOEHRER		1	100 »
192	Groupe de Boulogne		1	100 »
193	JACQUEMIN, Villenoble		1	100 »
194	ALIE, rue des Dames		1	100 »
195	Un zèbre		1	100 »
196	BICOT		1	100 »
197	MAZELLE		1	100 »
198	Emile LEGLAIVE		1	100 »
199	Louis REUT et sa compagnie		1	100 »
200	DEGOUY		1	100 »
201	Thérèse VIDIL		1	100 »
202-203	ALLANEC		2	200 »
204	Louis SCHMIDT		1	100 »
205	LE MEILLOR		1	100 »
206	CACHON		1	100 »
207	ROUJON		1	100 »
208	BONNET		1	100 »
209	COURTINAT		1	100 »
210	Charles SPILL		1	100 »
211	Un Mécier		1	100 »
212	ONORIC		1	100 »
213	Groupe de Drancy		1	100 »
214	Groupe du 13 <sup>e</sup>		1	100 »
215	Albert PERIER, Croix-Wasquehal		1	100 »
216	Marcel PERIN		1	100 »
217	Grupo pro preses, Raismes		1	100 »
218-220	Trois copains monteurs en chauffage, Paris		3	300 »
221	HENRI, Saint-Henri		1	100 »
222-223	Lucien ALLAIS, Boulogne-s-Seine		2	200 »
224	Jésus ROBLES, Saint-Jean-de-Gornies		1	100 »
225	Fernand CHATELAIN, Sevran (Seine-et-Oise)		1	100 »
226	Arthur MAIRE, Tarbes		1	100 »
227-228	Groupe de Roubaix		10	1.000 »
229	Léon WASTIAUX, Wattrelos		1	100 »
230	Honoré CANTART, Roubaix		1	100 »
231-241	Syndicat « L'Union des Travailleurs de Croix-Wasquehal » (Nord)		3	300 »
242	Arthur VERSTIER, Roubaix		1	100 »
243	Charles-Louis MEERSSCHAERT, Turoing		1	100 »
244	Syndicat des Maçons et Manœuvres de Genève		1	100 »
245-246	Jean CONAN, Kerentrech		2	200 »
247	Henri DUBOIS, Wasquehal		1	100 »
248	Clément-André DUBOC, Macheucourt		1	100 »
249-252	Groupe de Saint-Etienne (2 <sup>e</sup> vers.)		4	400 »
253	Joseph COZZO, Nice		1	100 »
254	Raoul POIROT, Pantin		1	100 »
255-256	Henri SOULARD, Brest		2	200 »
257	Lucien LEBESSEAU, Bègles		1	100 »
258	Groupe de Coursan		1	100 »
259	CHARLOT et MEME, Paris		1	100 »
260	POMPANON-DUMONT, Lyon		1	100 »
261	DERREZ, Lyon		1	100 »
262-263	Manuel BRAVO		2	200 »
264	Le Groupe d'Ancher		1	100 »
265	Pierre COUSSINIER		1	100 »
266	PEQUEUR, Hiron		1	100 »
267 & 268	LEON-LOUIS		10	1.000 »
277 & 286	La compagnie de Léon-Louis		10	1.000 »
Total de la présente liste				11.300 »
Total des listes précédentes				17.300 »
Reçu à ce jour				28.600 »

Dans la liste de la semaine dernière, au n° 85, il fallait lire BOUDOUX et ses camarades de chanter, et non Bondouy.

UNE OCCASION :  
Au profit du «Libertaire» quotidien  
Histoire de France illustrée  
de Pierre LAROUSSE  
en deux beaux volumes superbement reliés, grand format, de 450 pages chacun.  
Tome I : Des origines à 1610.  
Tome II : De 1610 à nos jours.  
2.028 reproductions photographiques  
43 planches en couleurs ;  
6 cartes coloriées ;  
96 cartes en noir.  
En vente au prix de  
CENT-VINGT-CINQ FRANCS  
(S'adresser à la Librairie Sociale, 9, rue Louis-Blanc, Paris. Chèque postal : P. Bertellette, 224-33, Paris)

Pour que vive le «Libertaire»  
Souliez, 3 fr. ; Nathalie B. Elles, 25 fr. ; Li-sette Micheline, 5 fr. ; X. 1 fr. 30 ; Drondrat, 5 fr. ; A. 200 fr. ; Lavigne, Anoy, 50 fr. ; Taxi, 5 fr. ; Geraud, 5 fr. ; deux espérantistes, 5 fr. ; Léon et sa compagnie, 15 fr. ; Béle Ca-dorn, 30 fr. ; Gerdol, 5 fr. ; un espérantiste, 2 fr. ; Dumont, 2 fr. ; Poulet Ch. 5 fr. ; Fleury, 2 fr. ; Planquet, 5 fr. ; Jean et sa compagnie, 2 fr. ; Schmeler, 2 fr. ; copain de Fontainebleau, 5 fr. ; un Espagnol, 1 fr. ; Durot, 2 fr. ; Abel, 5 fr. ; Guérin, 7 fr. 50 ; Gilbert et René Boeher, 13 fr. 75 ; Lang et Boucatt, 3 fr. ; Sorement, 2 fr. ; Chéron, 3 fr. ; Girard, 2 fr. ; anonyme, 0 fr. 80 ; Caille, 2 fr. ; anonyme, 7 fr. 50 ; anonyme, 2 fr. 50 ; un zèbre, 1 fr. ; Eugène, 2 fr. ; Jacquemin, 2 fr. ; Mazelle, 2 fr. ; Baul et sa compagnie, 5 fr. ; Chiot, 5 fr. ; Eugène, 5 fr. en cassant, croûte avec Louis, 3 fr. ; 50 : un camarade de Russie, 15 fr. ; collecte faite à Houilles, remise par René, 50 francs ; Sanchez, 5 fr. ; Brown, 5 fr. ; Cham-beloy, 1 fr. 80 ; Roujon, 1 fr. 25 ; Langlois, 1 fr. ; Delobel, 5 fr. ; à la boutique, 50 fr. 70.  
Total de la présente liste : 581 fr. 50.

Les souscriptions à l'emprunt sont reçues, tous les jours, 9, rue Louis-Blanc, Paris (10<sup>e</sup>), métro Combat, de 8 heures du matin à 7 heures du soir. Le dimanche : de 9 heures à midi.

«La Revue Anarchiste»  
Vient de paraître le N° 20  
(Septembre 1923)  
SOMMAIRE :  
Michel Bakounine et Karl Marx (fin) par VICTOR DAVE.  
Le Sens de la Destruction (fin) par VO. LINE.  
Pour le Libertaire quotidien par le CONSEIL D'ADMINISTRATION.  
Le neutre Obligatoire par J. GALY.  
Les Forces qui écrasent la Révolution Russe (suite) par ENNA GOLDMANN.  
La France Macabre. Conseil de Réformes par BRUTUS MERCEREAU.  
Revue des Revues par MAURICE WULLENS.  
La Vie Théâtrale : Le Théâtre Prophétique par M. MIGNAN.

Le numéro ..... 1 fr. 50  
Pour l'extérieur ..... 1 fr. 75  
ABONNEMENTS :  
France, 4 mois : 5 fr. ; 8 mois : 10 fr. ; 1 an : 15 fr.  
Extérieur, 4 mois : 6 fr. ; 8 mois : 12 fr. ; 1 an : 18 fr.

La Revue Anarchiste est en vente à la Librairie Sociale, 9, rue Louis-Blanc, à Paris (10<sup>e</sup>) ; à la Librairie Rey, boulevard des Italiens ; à la Librairie Tapie ; sous les galeries de l'Odéon ; Librairie Bénard ; chez Cies, boulevard Saint-Germain.

Le groupe du 13<sup>e</sup>. — Vendredi 7 septembre, à 20 h. 45 précises, 163, boulevard de l'Hôpital, causerie par Bonvalet sur « le Militarisme ». Invitation à tous.

Groupe anarchiste du 17<sup>e</sup>. — Le groupe se réunit tous les vendredis à 20 h. 45, salle de la Famille Nouvelle, 52, rue Balagny. Tous les syndiqués et camarades sont cordialement invités à venir participer à l'organisation de la propagande dans l'arrondissement. A chaque réunion, causerie et discussion en camaraderie.

Groupe anarchiste du 18<sup>e</sup> arrondissement. — Les copains se réunissent tous les mardis, salle Harmer, 77, boulevard Barbes